

CABIER  
DLettres québécoises Page D 3  
Roman de l'Amérique Page D 4  
Essais québécois Page D 5Krieghoff Page D 9  
Formes Page D 10

# LIVRES



SOURCE DÉCOUVERTES GALLIMARD

## David contre Goliath

Le combat du livre québécois en France

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

La Librairie du Québec à Paris est à vendre. Jusqu'à présent, ce commerce sis au 30 de la rue Gay-Lussac, dans le Ve arrondissement, appartenait à Thomas Déri, également propriétaire de la compagnie Exportlivre. À son ouverture, en 1995, la librairie avait obtenu 300 000 \$ du ministère québécois de l'Industrie et du Commerce, par le truchement d'un programme d'aide dit aux «grappes industrielles».

Au moment d'écrire ces lignes, une offre a été déposée par Hervé Foulon, propriétaire des éditions HMH Hurtubise, pour l'achat de cette librairie, sur laquelle repose la mission de diffuser le livre québécois en France. M. Foulon a assuré avoir «les moyens» de maintenir la librairie en activité. «Je rachète une dette», dit-il, faisant allusion à un prêt consenti à la librairie par la SODEC.

Cette semaine, des rumeurs voulaient également que Robert Beauchamp, actuellement directeur de la Librairie du Québec à Paris, et propriétaire de 30 % des actions, ait présenté, de son côté, une substantielle demande de subvention au ministère de la Culture et des Communications du Québec, pour sauver le commerce de la rue Gay-Lussac. «La SODEC examine le dossier», répondait laconiquement l'attaché de presse de la ministre Agnès Maltais, Jean-Louis Laplante.

Le débat concernant l'avenir de cette librairie relance le dossier de la diffusion du livre québécois en France.

### Un bureau du livre québécois

Au printemps dernier, le sujet avait suscité un intérêt considérable au moment de la clôture du Salon du livre québécois à Paris (qui fut l'un des moments forts du Printemps du Québec). Dans le milieu du livre, on parlait alors avec enthousiasme de la possibilité d'ouvrir un bureau du livre québécois en France. Cette ferveur semble être retombée, et le projet est depuis resté lettre morte dans les bureaux du ministère de la Culture et des Communications du Québec.

«Pour l'instant, on peut considérer que ce projet semble perdu dans les limbes», dit Pascal Assathiany, p.-d.g. de la maison d'édition Borel et président de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), mettant cette inertie sur le compte des «lourdeurs gouvernementales».

Pour l'ANEL, le bureau du livre québécois à Paris agirait comme un centre culturel, en établissant des liens entre le Québec et la France et en aidant les auteurs et les éditeurs à mieux diffuser leurs livres en France. Le tout favoriserait d'éventuelles coéditions et servirait aux petits éditeurs québécois, qui n'ont pas les moyens de se payer un bureau et du personnel à l'étranger.

Pour sa part, Thomas Déri affirme qu'«il y a beaucoup d'éditeurs québécois dont les exportations ont augmenté de façon très nette depuis quelques années, il y en a d'autres qui ne publient pas des choses qui intéressent le marché. Ce sont des choses qui sont toujours en mouvement». Il est vrai cependant que la Librairie du Québec à Paris ne s'occupe pas de ventes de droits ou de coédition.

De son côté, l'éventuel acheteur, M. Foulon, assure que ses ambitions sont d'«assurer la continuité» des activités de la Librairie du Québec en France. «Il y a du travail à faire», dit-il, tout en reconnaissant aussi que beaucoup a été fait au cours des dernières années. Selon lui, le livre québécois présente un «potentiel très vaste» en France, potentiel qui attend d'être exploité. Actuellement, la librairie fait en sorte de rendre disponibles des ouvrages d'auteurs québécois et des ouvrages sur le Québec. Cet éventail inclut les essais, les beaux livres et les livres touristiques.

VOIR PAGE D 2: LIVRE QUÉBÉCOIS

## Odeurs

LA  
YUGOSLAVIE  
D'AVANT  
LES  
BOMBES

du passé



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

SES MOTS SE SONT ACCROCHÉS AUX CHATOIEMENTS DES SOIES VENDUES AU MARCHÉ DE SKOPJE, À LA MOUSSE QUI FLOTTE SUR UN CAFÉ TURC BIEN TASSÉ. ILS RECRÉENT L'ART DE VIVRE, LES SOUVENIRS, LES ÉCLATS D'UNE YUGOSLAVIE DÉSORMAIS PERDUE, DIVISÉE PAR LA GUERRE. AUJOURD'HUI EXILÉE AU QUÉBEC, ALINE APOSTOLSKA A RACONTÉ CETTE YUGOSLAVIE OÙ ELLE EST NÉE, PAYS MYTHIQUE QU'ELLE PORTE DANS SA TÊTE, ET QU'ELLE A RECONSTITUÉE PAR FRAGMENTS AVANT QU'ELLE NE DISPARAISSE TOUT À FAIT DE LA MÉMOIRE DES HOMMES. SA LETTRE À MES FILS QUI NE VERRONT JAMAIS LA YUGOSLAVIE VIEND D'ÊTRE PUBLIÉE CHEZ LEMÉAC.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

«Finalement, ce que j'ai voulu ressusciter, c'est un art de vivre, une façon de voir les choses, de manger les choses, d'écouter telle musique, d'avoir tel point de vue, telle vision du monde, qui fait que cela appartient à cet endroit et pas à n'importe quel autre», dit Aline Apostolska au sujet de la Yougoslavie en buvant une gorgée de café turc.

La rencontre se déroule au Café Sarajevo, rue Clark à Montréal, l'un des seuls endroits où, désormais, Serbes, Bosniaques, Macédoniens et Croates peuvent prendre un verre côte à côte. Partout autour, des tableaux, des affiches, des meubles et, bientôt, de la musique rappellent la ville divisée.

Sarajevo, la mixte, la culturelle, Sarajevo qui aurait dû être la capitale

de la Yougoslavie, selon Apostolska, parce qu'elle était au croisement des cultures, des langues et des religions yougoslaves.

«Le fait que cela [la capitale de l'ex-Yougoslavie] ait été Belgrade, cela a été dès l'origine un mauvais choix», dit-elle. Parce qu'en Yougoslavie, avant la guerre, le pouvoir était majoritairement serbe, dit-elle, la richesse était croate et la culture était bosniaque.

Mais la Yougoslavie d'avant la guerre, pour Aline Apostolska, c'est d'abord le Skopje du couple formé par ses grands-parents, une catholique, blonde et herzégovine, et un brun orthodoxe, dont les déchirements ont été à l'image du pays, même s'ils sont morts bien avant la dernière guerre. Mais ce n'est pas que cela, puisque l'auteur parle serbe, croate et bosniaque, macédonien et herzégovine, toutes ces langues qui se sont croisées jadis dans la Yougoslavie disparue.

VOIR PAGE D 2: ODEURS

ILLUSTRATION: TIFFET

## LIVRES

## ODEURS

## La Yougoslavie n'aura finalement pas eu un siècle d'existence

SUITE DE LA PAGE D 1

«Au départ, ma grand-mère a été chassée à coups de pierres par son curé parce qu'elle avait épousé un orthodoxe en 1929», se rappelle Aline Apostolska de cette femme qui l'a élevée jusqu'à ce qu'elle ait cinq ans.

Aujourd'hui, les grands-parents ne sont plus. Et la nécessité d'écrire, de reconstituer la matrice, ce pays de son enfance, de le recoudre comme un patchwork, est sans doute liée à cet abandon des parents, partis très tôt refaire leur vie en France, où la petite fille est d'ailleurs allée les rejoindre à l'âge de cinq ans.

«À partir de septembre 1991, un camion fou, dans mon dos, a fauché plusieurs siècles d'histoire, emporté mes racines ignorées et mes amis les plus chers. Il m'a laissée au bord de nulle part avec une mémoire intacte. Une mémoire plus bigarrée, plus chamarrée, plus odorante et chantante que jamais. J'ai compris que si je pleurais la perte de mes racines yougoslaves, c'est qu'elles existaient. Et qu'elles sont les vôtres, mes enfants», écrit-elle dans l'avant-propos de son livre.

Avec elle, on découvre donc l'odeur du tabac et le rituel du café, les essences des huiles de sésame, d'olive, de lin, de graines d'avoine et de maïs, qui ont embaumé la Yougoslavie.

«Les huiliers parfumeurs, maîtres de l'utilitaire comme du superflu, des plaisirs culinaires comme de ceux de la séduction, détenaient en conséquence les deux clés d'accès à l'âme orientale», écrit-elle. Car de clés on a besoin pour parcourir ce territoire que tant de peuples ont traversé. Riche et blessée d'une histoire plusieurs fois millénaire, la Yougoslavie est une «zone frontière entre les anciens empires romains d'Orient et d'Occident, la démarcation avec la naissance de l'empire byzantin puis la démarcation avec celle de l'empire ottoman, puis la sépa-

ration entre l'empire ottoman et l'empire austro-hongrois, et ainsi de suite...». Cette zone, connue par tous ceux qui ont traversé le Moyen-Orient vers le nord, qui a vu passer les croisés et Napoléon, cette patrie dont les enfants s'entretenaient, Aline Apostolska a fini par l'appeler simplement «territoire de passage».

## Le grand idéal déçu

De mélanges, d'alliages, de diversité, la Yougoslavie, cette nation qui n'aura finalement pas eu un siècle d'existence, en était toute tissée.

Au début, dit-elle, «la Yougoslavie était basée sur le fait de croire qu'on pouvait vivre dans le respect de la différence de l'autre et que toutes les "étrangéités" étaient des richesses. Finalement, ce qui a été démontré, c'est que ce n'était pas vrai fondamentalement. Pour l'être humain, c'est toujours faux, l'autre est toujours un ennemi. Quand l'occasion se présente, l'autre redevient un ennemi, et je peux le tuer soi-disant pour sauver ma vie parce qu'il représente un danger».

Cette désillusion et la défaite de l'idéal, les Yougoslaves en goûtent toute l'amertume aujourd'hui. Aline Apostolska cite les mots d'une chanson écrite par Goran Bregovic, qui a entre autres fait la musique du film *Le Temps des gitans*. «Yougoslavie debout, chantait-il en 1985, qui n'écoute pas la chanson entendra le tonnerre».

Et les chapitres du livre d'Apostolska affrontent le pire, défilant sous les consonances slaves des villes qui dominent les fleuves, changeant d'appartenance malgré ces cours d'eau qui les traversent, pourtant ni musulmans ni catholiques, ni vraiment serbes ou croates.

«A Šopje, les deux rives du Vardar sont à ce point désemblables que l'on peut se demander s'il s'agit de la même ville de la même histoire et, a fortiori, du même pays», écrit-elle. Et pourtant, le Ka-

men Most, le Pont-de-Pierre, est là, impérial, comme une réponse incontournable jetée par-delà les volontés séparatistes des hommes.»

En Yougoslavie, les ponts servent à la fois à unir et à séparer, dit-elle, on les a détruits souvent pour isoler l'ennemi. Et l'ennemi, en temps de guerre, tout particulièrement dans ce pays où les mélanges sont tellement serrés, cela devient le voisin, voire le mari. «On n'aime pas mollement, non, lorsqu'on est un concentré de l'âme occidentale. On tue ce qu'on a adulé, on maudit ce qu'on a béni, on hurle aussi fort qu'on a chanté. [...] Dans toutes les histoires passionnelles, on préfère voir l'autre mourir plutôt qu'heureux sans vous. Quitte à mourir soi-même», écrit-elle encore.

Après la guerre, on a offert à Aline Apostolska, qui a gardé sa nationalité yougoslave, deux passeports en plus de son passeport français: un passeport macédonien et un passeport croate puisque sa mère vit désormais en Croatie, sur l'île de Korcula, où a grandi Marco Polo. C'est de là, de ce lieu où Cousteau a découvert une faune et une flore marines exceptionnelles, que partaient les avions de l'OTAN assaillant Belgrade au cours de la dernière année.

Car dans ce pays, même lorsque l'endroit où on se trouve est tout entier baigné de beauté et de quiétude, on devine que tout près, à 100 kilomètres de là, les bombes tombent et les gens meurent, parce qu'à cent kilomètres de là aussi, les accents et la langue commencent à changer. Au-delà de la nostalgie, la Yougoslavie désumée doit aussi donner des leçons.

Récemment exilée au Québec, où elle travaille à un ouvrage dont l'histoire se déroule à Cap-Tourmente en même qu'à un autre portant sur les Balkans, Aline Apostolska a découvert le Café Sarajevo, où elle évitait jusqu'alors de se rendre, comme elle évitait les rencontres «pro-yougoslaves». Puis, au cœur de la dernière guerre, ce café est devenu pour elle «le seul lieu où l'on parlait encore du Kosovo comme d'une terre vivante. De la beauté et de la majesté du paysage. De la gaieté et de la blondeur des enfants albanais. Du peuple serbe comme d'un peuple égaré pour au moins quelques décennies».

C'est cette Yougoslavie superbe et impossible, cette Yougoslavie douloureuse et dépassée, cette Yougoslavie des souvenirs, qu'Aline Apostolska a voulu offrir à ses enfants, qui seront peut-être bientôt aussi québécois, dans *Lettre à mes fils qui ne verront jamais la Yougoslavie*. L'ouvrage est issu d'une série de chroniques d'outre-tombe, d'abord écrites dans le journal *Libération* alors que l'auteur, aussi chroniqueuse littéraire à la radio de Radio-Canada, était journaliste en France. Puis, ce récit est venu comme un murmure à l'oreille. Jeune maman, je suis passée de cet esprit de testament d'outre-tombe à un esprit de transmission», confie-t-elle.

Cette lettre, ses enfants, qui ont tout juste quatre et onze ans, ne la liront peut-être jamais. Mais ce n'est pas important, parce que cette lettre, Aline Apostolska le confesse, elle l'a écrite aussi beaucoup pour elle.

LETTRÉ À MES FILS  
QUI NE VERRONT JAMAIS  
LA YUGOSLAVIE  
Aline Apostolska  
Leméac Éditeur, coll. «Présent»  
Montréal, 2000, 128 pages



Le Devoir était présent au dernier Salon du livre à Paris.

## LIVRE QUÉBÉCOIS

L'idée d'imposer le livre québécois en France va à l'encontre de toutes les règles du marché

SUITE DE LA PAGE D 1

Ce n'est pas d'hier que le Québec essaie d'accroître sa visibilité sur le marché français. Si les Réjean Ducharme, Anne Hébert, Marie-Claire Blais et Michel Tremblay ont trouvé asile aux éditions Gallimard, du Seuil, Grasset et Actes Sud, la présence de livres publiés par des éditeurs québécois demeure marginale dans les habitudes de consommation des lecteurs de l'Hexagone.

La lutte des éditeurs québécois pour obtenir une place sur le marché français ressemble donc parfois au combat de David contre Goliath ou, si l'on préfère, de don Quichotte contre les moulins à vent...

«L'idée d'imposer le livre québécois [en France] va à l'encontre de toutes les règles du marché», dit à ce sujet Josée Vincent, qui publiait en 1997, aux éditions Nota Bene, un ouvrage intitulé *Les Tribulations du livre québécois en France*.

Ce dernier retrace les étapes de la laborieuse quête de reconnaissance du Québec en France, de 1959 à 1985.

«Une conclusion à laquelle je suis arrivée est qu'on ne vend pas des livres québécois en France, on vend des auteurs. Cela se fait à travers les ventes de droits ou la coédition, et cela fonctionne parfois très bien», affirme-t-elle. Il faut

dire que la France jouit d'une tradition éditoriale très forte, très ancienne et très bien implantée, fait-elle aussi remarquer. Cette tradition est en plus légèrement protectionniste.

«Il y a sûrement un marché pour une librairie, mais peut-être pas pour deux», dit Brian Spence, qui tient pour sa part depuis 1989 The Abbey Book Shop, une librairie de livres canadiens à Paris. M. Spence précise que les Français ont manifesté un intérêt réel pour le Québec, au cours des dernières années.

Mais l'ensemble des lecteurs français a des habitudes de consommation bien ancrées. Un auteur inconnu peut être remarqué, mais il le sera avant tout s'il est publié par une maison d'édition française qui peut déjà compter sur un bassin d'habités, croit Mme Vincent.

«Ceux qui réussissent à s'imposer sont ceux qui exploitent un créneau bien particulier, qui n'est pas comblé par le marché français», ajoute-t-elle. C'est le cas des ouvrages pratiques et de psychologie populaire, que publient notamment les Éditions de l'Homme, une maison d'édition québécoise qui a un bureau à Paris depuis plusieurs décennies. «Il est toujours bon d'avoir une vitrine.»

De façon générale, on s'entend pour dire que le lecteur français ne s'intéressera pas à un livre unique-

ment parce que l'auteur de celui-ci est québécois. Il faut trouver de nouvelles façons de susciter l'intérêt du lecteur pour un livre. Cela peut se faire à travers l'enseignement de la littérature, souligne Mme Vincent. Si l'on enseigne déjà la littérature québécoise dans les universités françaises, on pourrait tenter de participer aux programmes des niveaux inférieurs d'enseignement.

«Cette proposition peut sembler un peu utopique», ajoute Mme Vincent. Pour sa part, Brian Spence ajoute que Gabrielle Roy est l'auteur canadien français le plus vendu après Michel Tremblay.

Quoi qu'il en soit, la soif de reconnaissance du Québec en France n'est pas près d'être éteinte. Même si, comme le souligne l'auteur des *Tribulations*, certains éditeurs se sont tournés vers d'autres continents. «Devant le nombre d'échecs accumulés, certains éditeurs ont préféré se tourner vers d'autres lieux: la Belgique, la Suisse, l'Afrique francophone et même les États-Unis, le Japon et l'Amérique du Sud semblent accueillir favorablement la littérature jeunesse ou les livres pratiques québécois», écrit-elle. Plutôt que d'imposer une librairie, ces éditeurs vendent des titres, des auteurs et connaissent les succès. D'où vient alors cette fascination pour la France? »

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Une alliance de marginaux

NAÏM KATTAN

Alain Veinstein est connu comme poète et réalisateur d'émissions littéraires à France-Culture. *Violante* est son deuxième roman.

Trois personnages se rencontrent par hasard, et voici que leurs destins se trouvent inextricablement liés. D'abord le narrateur, un galeriste qui croit à un art qui correspond très peu à celui qui l'expose. Terré dans sa galerie, il attend les visiteurs qui se font de plus en plus rares, s'ennuie, souffre du froid l'hiver et de la chaleur l'été. Chaque jour, il s'éloigne davantage de la vie. Il a quelques velléités sensuelles, mais ses aventures avortent et toute rencontre avec une femme lui semble fortuite et sans conséquence.

Son rapport avec les artistes n'est pas plus heureux. Il regarde avec indifférence les dessins qu'on lui propose pour de futures expositions. Est-il un artiste frustré ou encore sa poursuite d'un art absolu a-t-elle pour effet de le paralyser?

Un jour, il reçoit la visite d'un vieux monsieur, Samuel, qui a passé sa vie à faire des dessins qu'il n'a jamais exposés. Lui aussi a un rapport complexe et difficile avec la société, la vie et l'art. Puis, coup de théâtre, cet homme reçoit un appel du commissariat de police. Une parente meurt et lui laisse un curieux héritage: une fillette de 10 ans, Violante. Samuel la prend en charge. Sa vie est transformée. Rien d'autre n'existe pour lui désormais. Il est père et mère. Ses jours sont illuminés par la

présence de la fillette. Il entraîne son ami galeriste dans son sillage.

Or le destin ne l'épargne pas et le frappe sévèrement. Il perd la vue et, au bout de quelques semaines, il meurt dans les bras de son ami. A son tour, le galeriste est poursuivi par les huissiers, acculé à la faillite. Il ne lui reste plus rien, sauf Violante: «Je l'enveloppe dans ma veste que je ramène jusqu'à son menton, écarte ses cheveux de son visage, presse mon front contre le sien, interdît par une telle proximité. Comme je pose un baiser sur ses lèvres, je sens son souffle sur mon visage, le souffle chaud du nouveau-né.»

L'auteur nous met en face de trois personnages condamnés par les circonstances et par leurs propres caractères à la marginalité sociale et à un refus de l'art. Les deux hommes y sont néanmoins engagés. Dans sa galerie, le narrateur passe ses journées dans une absence au monde et Samuel s'évertue à détruire systématiquement ses dessins. L'un et l'autre parlent de l'art pour arriver à un constat: seule compte la vie naissante, qui n'est pas encore abimée par la société. Pour ces deux-là, l'art est une quête de l'absolu si exigeante que, si l'art n'est pas rejeté, écarté, il conduit à un refus de la vie.

«Il est décidément bien tard. Je prends Violante dans mes bras en faisant attention à ne pas la réveiller. Nous partons pour l'immédiat, c'est-à-dire pour l'inconnu. La galerie est vide. L'électricité sera coupée demain. Ce soir, je peux laisser toutes les lumières allumées.»

## GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS du 27 jan. au 2 fév. 2000

1 HORREUR	Hannibal	29,95 \$ 17,95 \$	2	Thomas Harris	A. Michel
2 PSYCHO.	La guérison du cœur		1	Guy Corneau	L'Homme
3 NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes		18	Peter J. D'Adamo	Du Roseau
4 SPIRITU.	L'art du bonheur		48	Dalai-Lama	R. Laffont
5 ÉDUCATION	Les carrières d'avenir au Québec 2000		1	Collectif	Ma carrière
6 NUTRITION	Une assiette gourmande pour un cœur en santé		15	Collectif	Institut de cardiologie
7 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous		118	I. Nazare-Aga	L'Homme
8 BIOGRAPH.	L'adversaire		3	E. Carrère	P.O.L.
9 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC)		22	Henriette Major	Fides
10 ART	Meubles anciens du Québec	69,95 \$ 53,95 \$	13	Michel Lessard	L'Homme
11 ROMAN	Autobiographie d'un amour		20	Alexandre Jardin	Gallimard
12 ROMAN	Un parfum de cèdre		20	A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
13 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1		150	N. Walsch	Ariane
14 JEUNESSE	Harry Potter : coffret 3 vol.		8	J.-K. Rowling	Gallimard
15 PSYCHO.	À chacun sa mission		12	J. Monbourquette	Novalls
16 JEUNESSE	Benjamin et la Saint-Valentin		2	Bourgeois & Clark	Scholastic
17 CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires		273	Daniel Pinard	Boréal
18 ROMAN Q.	Les émois d'un marchand de café		18	Y. Beauchemin	Q.-Amérique
19 PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Venus		308	John Gray	Logiques
20 ESSAI	Docteur Patch Adams : Quand l'humour se fait médecin		2	Patch Adams	Stanké
21 ESSAI Q.	Michel Chartrand - Les voles d'un homme de parole		12	Fernand Foisly	Langtôt éd.
22 ROMAN Q.	Un habit de lumière		35	Anne Hébert	Seuil
23 MATERNITÉ	Mon bébé : je l'attends, je l'élève		31	Elizabeth Ferwick	Readers Digest
24 RELIGION	La foi de ma mère		12	Benoît Lacroix	Bellarmin
25 ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes		66	Gaëtan Soucy	Boréal
26 SPORT	L'odyssée blanche		2	Nicolas Vanier	R. Laffont
27 POLAR	L'inspecteur Specteur et le doigt mort		69	G. Taschereau	Intouchables
28 ROMAN	Soie		161	A. Baricco	A. Michel
29 FINANCE	Votre vie ou votre argent ?		148	Dominguez & Al	Logiques
30 PSYCHO.	Grandir, aimer, perdre et grandir		307	J. Monbourquette	Novalls
31 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 2		126	N. Walsch	Ariane
32 NUTRITION	Comment nourrir son enfant 3e éd.		26	Lambert-Lagacé	L'Homme
33 ROMAN	Je m'en vais (Prix Goncourt 1999)		17	Jean Echenoz	Minuit
34 ROMAN	Stupeur et tremblements		22	Amélie Nothomb	A. Michel
35 CUISINE	Le guide du vin 2000		15	Michel Phaneuf	L'Homme
36 JEUX	Les grilles des mordus		17	M. Hannequart	Ludipresse
37 POLAR	Inspecteur Specteur et la planète Nète		17	G. Taschereau	Intouchables
38 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 3		53	N. Walsch	Ariane
39 PHOTOGR.	Enfermés dehors		16	Durocher & Jones	Stanké
40 PSYCHO.	L'abondance dans la simplicité		22	S. B. Breathnach	Du Roseau
41 ESSAI Q.	Michel Chartrand - Les dires d'un homme de parole		12	Fernand Foisly	Langtôt éd.
42 ESSAI Q.	Plus français que moi, tu meurs !		1	Philippe Séguin	Victor-Lévy
43 MATERNITÉ	L'alimentation durant la grossesse		13	Lauzeau & Coûte	L'Homme
44 GESTION	Les sept habitudes de ceux qui réalisent tout...		213	Stephen R. Covey	First
45 ROMAN	Je voudrais que quelqu'un m'attende...		9	Anna Galvalda	Dilettante

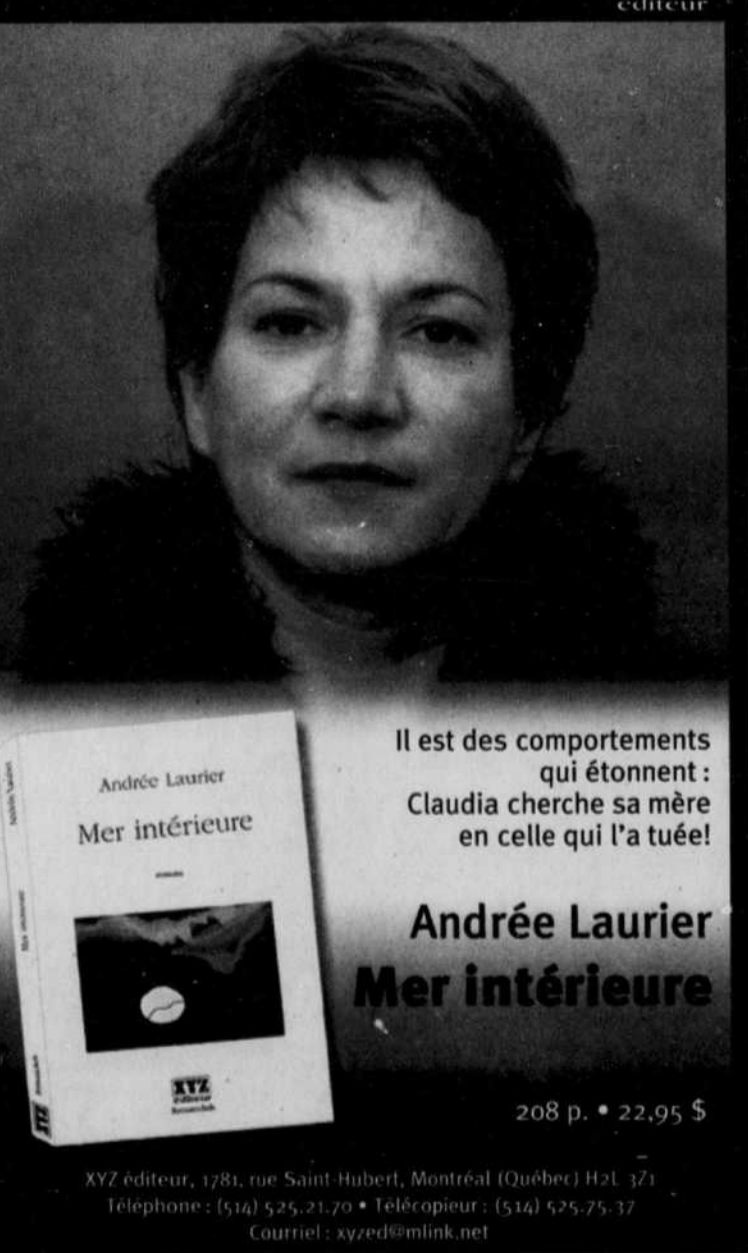
\* Coups de cœur RB

: 1er semaine sur notre site

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

## Romanichels



Il est des comportements qui étonnent : Claudia cherche sa mère en celle qui l'a tuée!

Andrée Laurier  
Mer intérieure

208 p. • 22,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3T1  
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537  
Courriel: xyzed@mlink.net

## ÉCOLE LACANIENNE DE MONTRÉAL

Par quel fil le lien social tient-il aujourd'hui?

Table ronde : psychanalystes et sociologues se rencontrent

Le lien social se fonde sur le non-rapport sexuel

Colloque de psychanalyse :

Dora et son quadrilatère (François Poupeze)

Chiralité des genres et lien social (Olivier Clain)

La «réson» de l'amour dans le lien social (Martin Pigeon)

Le lien social est-il sexué? (Jean-Paul Gilson)

Table ronde, le vendredi 11 février 2000 à 20 h (15 \$)  
Colloque, le samedi 12 février 2000, de 9 h 30 à 17 h (30 \$, 15 \$ étudiant)  
Université de Montréal, Pavillon Jean-Brillant, local B-3285  
Info: (514) 527-7039, www.elm.qc.ca

## LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Les vacances de tous les dangers

## ACCIDENTS DE PARCOURS

André Marois  
La Courte Échelle, collection «16/96»  
Montréal, 1999, 158 pages

Le collage fantaisiste qui illustre la couverture du roman d'André Marois indique bien le climat de départ. *Accidents de parcours* démarre joyeusement, comme une mouture moderne des *Lettres persanes* de Montesquieu, c'est-à-dire moins philosophante que l'original, une satire des mœurs actuelles, à s'avouer sociotouristique, où le regard de l'autre ferait apparaître notre propre étrangeté, qui nous rappellerait que le banal, c'est souvent de l'extraordinaire dont on a cessé de s'étonner.

Dans *Accidents de parcours*, pas de duo d'Irlandais en pays étranger, mais plutôt deux couples, l'un québécois, l'autre breton, qui d'un commun accord échanget leurs maisons un certain mois de juillet, le temps de prendre leurs vacances respectives. Les uns et les autres en sont à leur premier voyage. Dans chacune des maisons se trouve un exemplaire des *Lettres persanes*, que les hommes ont lu; leurs compagnes en feront autant en voyage pour en tirer des enseignements mémorables. Josée, la Québécoise, se promettait de lire Montesquieu depuis longtemps, comme d'ailleurs tous ces classiques qu'elle achète d'occasion. Elle espère ainsi parfaire sa culture et se débarrasser de son complexe d'infériorité «face à toute personne ayant eu l'intelligence de continuer ses études après le cégep!»

## Inventer la vie

Le couple québécois, sitôt installé dans le petit village de Ploërdou, joue les touristes — Josée, surtout, qui est pleine d'enthousiasme et de curiosité: elle veut tout voir, tout goûter, y compris certains alcools dont elle va abuser. Pierre,

son compagnon, qui est traducteur, a apporté du travail. Bien sûr, les villageois observent les nouveaux venus. L'un d'eux va bien plus loin: Fernand, un voisin, est un vieux retraité qui vit seul — il est veuf, les enfants sont partis — et occupe tout son temps à épier les gens du village. Il est voveur et s'en réjouit; quel plaisir de «voler l'intimité du monde, chaparder la vie lorsqu'elle se croit incognito», d'être le spectateur assidu d'un grand film muet dont il invente les dialogues! Fernand est un obsédé qui ne fait de mal à personne, et si son corps est plutôt flétri, son langage et ses propos sont encore bien verts.

Avec l'arrivée du couple de Québécois, il s'en promet. Fernand, de l'un ou l'autre de ses postes d'observation, va se rincer l'œil avec ou sans ses jumelles. Mais plus il en apprend sur eux, moins il a le sentiment d'en savoir. Ses séances de guet, pourtant fructueuses, lui apportent plus de questions que de réponses. Ce couple, au fond, lui échappe, de même que Pierre devient peu à peu une énigme, un étranger inquiétant pour Josée. Elle ne le reconnaît plus: il se met à fumer, et des Gitanes, il laisse pousser sa moustache, à tout moment il descend au jardin et arrose le même petit périmètre. Plus grave: il devient désagréable, puis carrément odieux avec Josée.

Que lui arrive-t-il? Et que penser de toutes ces coïncidences, de ces parallèles trop nombreux pour n'être que le fait du hasard: ces mêmes livres dans les deux maisons, la même reproduction au mur, cette même date de naissance pour Pierre et Mathias, le Breton qui séjourne à Montréal. Les deux hommes, au-delà de leurs goûts identiques, seraient-ils plus intimes que ne le croient leurs femmes?

Ainsi, d'énigmes en coïncidences, la satire des mœurs d'*Accidents de parcours* cède le pas au roman noir. La Bretagne reste un peu bretonnante, et on y fête le 14 juillet avec toute la ringardise convenue. Mais elle s'assombrit progressivement et redevient l'antique Arcoat, ce pays de forêts mystérieuses où ont germé tant de légendes. Pierre

et Mathias sont des cousins à la mode de Bretagne qui, insidieusement, deviennent de véritables jumeaux. Car Mathias aussi, de l'autre côté de l'Atlantique, devient odieux avec Corinne, sa femme. Est-ce la crise de la quarantaine qui les rend méconnaissables?

Il y aura des cadavres, dans *Accidents de parcours*, qui ne seront pas forcément ceux qu'on aurait cru, et des énigmes d'un autre ordre pour bien titiller la curiosité des lecteurs. Car *Accidents de parcours* est également un roman gigogne, divisé en trois parties dont chacune est un livre: «Le livre de Bretagne», «Le livre du Québec», «Le livre entre deux terres». Les personnages se relaient comme narrateurs: Fernand et Josée dans le premier «livre», puis Mathias et Corinne; enfin, celle-ci et Fernand. Chacun, chroniqueur de lui-même et des autres, raconte à la première personne, et comme à voix haute, sauf Mathias, qui parle de lui-même à la troisième: mais n'est-il pas, précisément, aliéné alors qu'il s'engueûcise subitement dès son arrivée à Montréal? *Accidents de parcours* se déroule donc dans une quadruphonie asymétrique qui donne au roman son rythme enlevé et lui confère une part de son étrangeté. Qui est ce «vous» auquel les personnages s'adressent parfois? S'agirait-il de nous, les ultimes voveurs?

Et même si nous semblons bien loin de Montesquieu et de ses *Lettres persanes*, elles sont bien présentes dans le roman d'André Marois, et souvent éclairantes par-delà les siècles: Josée et Mathias ont raison d'assurer qu'elles sont toujours actuelles. Par ailleurs, on a lu bien d'autres auteurs, de part et d'autre de l'Atlantique: les deux couples ont des goûts éclectiques et sûrs: Tabucchi et Goodis, Céline et Steinbeck, Harrison et Claude Aveline, auteur de romans policiers qu'André Marois lui-même aime sans doute.

Marois envoie également un coup de chapeau discret au chanteur Leonard Cohen et à sa chanson *Suzanne*. Quant

au vieux Fernand, qui semble mépriser les intellectuels, c'est un malin: il paraphrase Victor Hugo — «*Demain, j'irai dès l'aube*», annonce-t-il quelque part — ou se défend d'enfreindre son «devoir de non-ingérence dans la politique intérieure» des gens qu'il épie tout en pratiquant ardemment la non-indifférence...

Et les meurtrés? Eh bien, pour en comprendre les motifs, les lecteurs que cela intéresse auront le choix des interprétations: anthropologique, si on veut croire qu'il suffit d'une toute légère impulsion pour que des hommes apparemment évolués et ouverts d'esprit redevennent des mâles obtus; historico-mythique, en pensant à ceux qui, de nos jours, tentent de ressusciter les légendes et la mythologie celtiques; sociopsychologique enfin, si, comme le personnage de Corinne, on estime que «l'ennui et le machisme sont les fondements de nombreux fanatismes».

André Marois a écrit jusqu'ici des nouvelles, dont certaines ont été primées. Sauf erreur, c'est le premier livre qu'il fait paraître. *Accidents de parcours* n'est pas qu'une longue nouvelle, c'est un vrai roman noir, mais sans trop de morbidity, un peu mou en son centre — «*Le livre du Québec*» est moins prenant que les deux autres — mais rondement mené dans l'ensemble. Certaines énigmes — la piste celtique et cette gémellité de Pierre et de Mathias — sont un peu tarabiscotées, mais Marois a le sens de l'intrigue et de la mesure: il a su, notamment, ne pas trop typer les personnages québécois et français de ses personnages.

De la quinzaine de romans parus dans cette collection destinée aux adultes — on sait que le créneau le plus important des éditions de La Courte Échelle, c'est la littérature jeunesse —, celui-ci est sans doute, avec le *Zombi Blues* de Stanley Péan, le plus franchement noir, le plus cru. C'est, en l'occurrence, une qualité.

rchartrand@videotron.ca



Robert Chartrand



## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Errances au seuil de la mémoire

## LA PASSANTE DE JÉRUSALEM

Julie Stanton  
Les Heures bleues  
Québec-Laval, 1999, 96 pages

## VESTIGES

Suzanne Marcil  
Les Heures bleues  
Québec-Laval, 1999, 78 pages

## DAVID CANTIN

Récits poétiques ou poèmes narratifs, les derniers livres de Julie Stanton et Suzanne Marcil relient les failles d'un drame aussi intime qu'universel. Une voix creuse cette lente détresse de la mémoire, la tragédie de vivre à même l'incertitude d'une absence. Ces quêtes de vérité donnent sur un monde où le désordre est à l'image des résonances intérieures. De *La Passante de Jérusalem* à *Vestiges*, l'âme errante convoque un péripète des sens et des émotions capable de dire ce mouvement où «l'amour seul parle en premier et en dernier».

Tel un carnet ouvert sur le départ de l'être aimé, *La Passante de Jérusalem* de Julie Stanton dévoile les liens de ce trajet symbolique d'un individu à un autre. Sachant ses jours comptés, une femme à Kamouraska s'adresse à l'homme parti pour Jérusalem à la recherche de la figure de la passante. L'histoire de cette passion à distance s'engage ainsi vers le reflet de la ville biblique; métaphore de cette détresse du peuple juif, victime de l'Holocauste. L'agonie de même que le désir animent ce soliloque que le temps et l'incompréhension placent à l'échelle humaine.

Afin de mieux saisir cette chronique de l'espoir amoureux contre l'absurdité mortelle, Julie Stanton convoque le métissage des genres. On reconnaît dans cette prose elliptique le souffle patient de l'observation fragile ou du constat douloureux. À travers l'émergence des souvenirs, cette voix rejoint le silence qu'elle por-

te afin de «questionner le monde et ses désastres [...] cette vertigineuse incertitude». D'ailleurs, comme le rappelle l'écrivain français Marc Cholodenko dans *La Poésie la vie* (P.O.L., 1994): «*Le silence de poésie est le silence de tous les silences, retrouvant le silence natif de tous les morts, il est l'original embrasement de silence d'où sortent les mots. Le silence chaque fois rapporté au présent de l'origine de chaque mot.*» Ainsi, le chant épuré de Stanton rehausse cet approfondissement de soi-même où l'agonie est le miroir d'aimer. Le registre, aussi discret qu'instable, permet à l'appel solitaire de rejoindre la présence et l'absence qui ne s'opposent plus: «*Aurais-je seulement voulu le taire que je ne l'aurais pu, ce rendez-vous entre les figes et les barbelés qui me verra privée de neurones marcher à vos côtés en attirant vers moi de mon œil crevé le ciel et votre clarté. Car nous sommes habitués à ne pas mourir tout à fait, y consentir n'aurait de sens que si être né l'avait été en vain. Ou avoir aimé, par exemple.*»

Cette fuite devant le désir, Julie Stanton imprègne d'une lumière encore possible. De Kamouraska à Jérusalem, il n'y a que cette parole qui tente de résoudre un contact imprévisible. Ces mystères tel un miroir, que les œuvres de l'artiste Gernot Nebel ponctuent de l'image au mot.

## Le fardeau de soi

De la peinture à la prose, Suzanne Marcil convoque le drame de la vieillesse dans son deuxième récit poétique aux éditions Les Heures bleues. *Vestiges* traverse les fragments d'une vie devenue un poids intolérable. Dans sa maigreur, Annette B. reste immobile afin d'attendre la mort qui la guette. Autour d'elle, on s'empare cruellement de son intimité, de son souffle et de sa souffrance intérieure. À l'image des ruines qui l'entourent, son existence ressemble à un

fardeau qu'elle porte en elle-même. Peut-elle survivre à cette détresse, à cette décrépitude capable d'imprégner les chambres de sa mémoire. À partir de ce fil narratif, Suzanne Marcil propose une réflexion cruciale sur un destin où l'angoisse existentielle répond au corps cadavérique. Il ne s'agit pas d'exhiber gratuitement cette épreuve délicate, mais de lever le voile sur un fait social. Quel sort réserve-t-on aux individus pris au piège d'un temps insoutenable? Dans les toiles de Marcil, le corps se transforme à même son malaise comme s'il s'agissait d'une cage de chair et

d'os. On voit les traces d'une mort solitaire où les simples gestes du quotidien semblent déjà inaccessibles. L'écriture est dense, rapide et sèche. Contrairement aux images, d'une sombre précision expressive, les détails du récit ne rehausent pas ces souvenirs enterrés. Il ne reste qu'à entendre les vestiges de ce parcours troublant: «*Je me suis installée tout au fond de la pièce dans le seul fauteuil. Je manquais d'air, d'espace pour bouger, de phrases intelligentes à dire, je voulais me sauver à cause du malaise qui persistait. Il allait falloir meubler la conversation, il allait falloir faire semblant d'être heureuse pour elle. Je me suis calée au fond de mon fauteuil, en espérant éviter le pire; le pire est venu.*»



## DOCUMENT

## Érudition et dérision, même combat

## LA GRANDE ENCYCLOPÉDIE DU DÉRISOIRE

TOME TROIS  
Bruno Léandri  
Fluide glacial  
Paris, 1999, 226 pages

## DENIS LORD

Par-delà les grands sujets municipaux ou internationaux, les reportages sur les conflits armés, la corruption ou les exploits sportifs, il existe un vaste domaine d'investigation inexploré par les journalistes, historiens, perquisiteurs de vérités et chercheurs de tout poil.

Ce domaine, selon Bruno Léandri, figure bien connue du mensuel d'humour français *Fluide glacial*, c'est celui du Dérisoire, «dérisoire parce que personne n'en parle même si tout le monde y pense, [...] anecdotique, contingent, futile, [...] enfant de cette dérision si néfaste dans le monde du Sérieux et de l'Important». En bref, Léandri se veut le Normand Lester du saugrenu, un Albert Londres traquant l'intrigant sous son trompeur vernis de banalité.

*La Grande Encyclopédie du Dérisoire* — trois tomes parus jusqu'à ce jour bini — se présente donc comme un recueil de courts textes regroupés en six sections: mœurs et société, commerce et industrie, sciences et techniques, art et showbiz, histoire et géographie. La mise en pages se révèle

très dynamique, enrichie de nombreuses photographies et de dessins humoristiques — simples mais réussis et décapants — de l'auteur lui-même.

Et ce fameux dérisoire? Dans la section «commerce et industrie», il prend la forme d'une enquête sur les refus malencontreux, monumentaux bévues commises par des décideurs aux sinus éminemment défaillants, au flair singulièrement atrophié.

Ca débute avec l'histoire d'un individu chargé des auditions pour une compagnie de disques dans les années 60 et qui, 20 ans plus tard, classant ses papiers, se rend compte qu'à l'époque, il a jugé comme dénué de talent un certain Robert Zimmerman... lequel, sous le pseudonyme de Bob Dylan, est aujourd'hui connu jusque dans les bourgades les plus reculées de Tongatapu. Le chapitre des gaffes immenses se poursuit avec le rejet des Beatles par Decca, celui d'*A la recherche du temps perdu* par André Gide à la NRF; du *Voyage au bout de la nuit* par un certain Eugène Figuière. Autres refus lourds de conséquences, côté géopolitique et scientifique: celui du roi du Portugal, Joao II, de financer l'expédition d'un quidam nommé Christophe Colomb; la fin de non-recevoir opposée quasi unanimement par les géologues des années 30 à la théorie des plaques tectoniques de Wegener.

Moins historique, dans le chapitre «sciences et techniques», Léandri recense un certain nombre d'astuces mnémotechniques aux accents surréalistes et qui, à la limite, sont par-

fois plus difficiles à mémoriser que ce qu'elles sont censées rappeler. Également au programme: la face cachée des grands scientifiques (la passion de Newton pour l'alchimie); l'histoire des calendriers (Jésus est né en -1, donc avant son ère); les impostures scientifiques (Teilhard de Chardin soupçonné d'être l'auteur d'une des plus célèbres supercherches de l'histoire de la paléontologie) et autres histoires pas piquées des vers.

Léandri ne se cache pas de faire dans l'anecdotique et c'est de ce côté que son ouvrage pêche parfois. Certains sujets mériteraient davantage d'approfondissement, des informations devraient être plus précises. Par exemple, il n'est pas fait mention du nom du directeur artistique qui a refusé d'engager Dylan.

Par contre, *La Grande Encyclopédie du Dérisoire* — qui fait également l'objet d'une série télé sur la Cinquième chaîne en France — se pare de l'immense mérite d'aborder la réalité sous un angle original et de débusquer l'insolite et le ridicule dans des domaines apparemment aussi sérieux que l'histoire, la science ou l'industrie. Ce type d'ouvrage devrait être obligatoire au secondaire, ne serait-ce parce qu'il prouve avec éloquence que s'instruire peut être rigolo. De surcroît, on appréciera l'écriture de Léandri, très humoristique, caractérisée par une grande liberté dans le ton. Chez ce fin lettré, la gouaille, l'impertinence et l'érudition font bon ménage.

lord@courriel.qc.ca

## Documents

XYZ éditeur

PHILIPPE SOHET ET YVES LACROIX  
**L'AMBITION NARRATIVE**  
PARCOURS DANS L'ŒUVRE D'ANDREAS

L'ambition narrative invite à une relecture minutieuse d'une œuvre étonnante. Les perspectives originales qui y sont développées débordent cependant l'analyse d'un corpus et stimuleront tous ceux que la bande dessinée et la narratologie intéressent.

Philippe Sohet et Yves Lacroix  
**L'ambition narrative**  
Parcours dans l'œuvre d'Andreas

270 p. • 36,95 \$  
8 illustrations couleurs

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537  
Courriel: xyzeds@mlink.net

## En signature

## QUAND LES GRANDS JOUAIENT À LA GUERRE

Ilona Flutsztein-Gruda



«[...] le récit d'Ilona Flutsztein-Gruda passionnée. Ce livre est à mettre en parallèle avec *Le Journal d'Anne Frank*»  
François Toussignant, *Le Devoir*



«Ilona Gruda raconte [...] dans un style simple, sans forcer le trait, avec tendresse et humour.»  
Michel Dolbec, *Le Droit*

Leméac éditeur  
et la librairie Indigo  
vous invitent à une  
rencontre avec l'auteure  
**Ilona Gruda.**

Cette rencontre sera  
animée par madame  
**Jeannette Biondi.**

Vendredi  
11 février 2000  
18h à 20h

## Indigo

Livres musique & café  
1500, avenue McGill College  
angle Sainte-Catherine  
Tel.: (514) 281-5549

ACTES SUD JUNIOR

## DÉBAT

## QUE SONT LES HÉROS DEVENUS ?

À l'occasion de la parution du # 30 de la revue *Conjonctures*, vous êtes invités à un débat sur le thème du héros.

Que sont-ils devenus? Quel est leur utilité, leurs légendes et leur survie dans un moment de l'histoire qui semble les avoir bannis et leur a préféré des anti-héros ou les héros inconnus.

Venez retrouver les héros de votre enfance et réfléchir avec nous sur ce que nous en avons fait...

## PARTICIPANTS

Gilles Marcotte Écrivain  
Jacques Mascotto Professeur de sociologie à l'UQAM  
Véronique Dassas Journaliste et membre du comité de rédaction de *Conjonctures*

## ANIMATEUR

Ivan Maffezzini Institut Treppe de Montréal

Mercredi 9 février 19 h 30  
RSVP : 514.739.3639

Olivieri  
librairie • bistro

5219 ch. de la côte-des-neiges  
T 514.739.3639  
F 514.739.3630  
H3T 1Y1  
métro côte-des-neiges

Si vous désirez souper au Bistro avant le débat, il est préférable de réserver.

## LIVRES

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

## Viande à poil

**M**ontréal, site de la Conférence internationale sur la biosécurité. En lisant mon indispensable Louis-Gilles Francœur, j'apprends que notre ministre fédéral de l'Environnement, David Anderson, est très libre-échangiste, très pro-Club de Miami, tout ça. Il reproche aux Européens de refuser d'importer de la viande de bœuf américaine saturée d'hormones. La protection de la santé, pour lui, c'est du protectionnisme. C'est clair qu'avec un ministre de l'Environnement comme celui-là, on n'a plus besoin d'un ministre du Commerce.

La viande... Je me suis mis au tofu après avoir lu le livre de Ruth L. Ozeki, *Mon épouse américaine*. Aux fines herbes, frit dans la poêle avec un filet de jus de citron et un soupçon de sauce soya, c'est plutôt bon, meilleur que le poulet même, pour accompagner les nouilles chinoises et les légumes. On ne tombe pas souvent sur des lectures aussi tonifiantes et vitaminées. L'héroïne, Jane, est documentariste pour la télé, Américaine d'origine japonaise. En suivant ses aventures, on en apprendra un peu plus sur les légendaires contraintes de la télé, terreur de tout auteur qui se respecte.

Voici comment les choses se présentent, en gros: l'association des exportateurs de bœuf américain subventionne à cent pour cent la production d'une série d'émissions censées promouvoir la consommation du bon bétail états-unien au Japon, question d'ouvrir de nouveaux marchés à ce produit alimentaire tout simplement fameux (et puisque les Européens, désormais, semblent vouloir refuser les injections d'hormones gratuites). De fait, les Japonais, dit-on, meurent très peu de complications cardiaques et autres maux associés à l'ingestion de viande rouge. Mais ça ne va pas se passer comme ça. Cette belle santé insolente est presque un affront, au regard des nécessités du commerce et des lois du marché.

**On est ce que l'on mange**  
L'émission, intitulée *Mon épouse*



Louis Hamelin

américaine, doit présenter, chaque semaine, une brave et exemplaire mère de famille dans l'accomplissement de sa vocation nourricière, entourée des siens, avec, en prime, la divulgation d'une recette (de viande, toujours) pour accompagner le portrait d'une famille «normale» et le rendre attrayant aux yeux d'une culture étrangère, qui aurait, semble-t-il, la mauvaise idée de s'accrocher à des reliquats de tradition jugés incompatibles avec les exigences d'une saine uniformisation.

En lisant Ozeki, il est aisé de constater que l'idéologie commence dans l'assiette. Les États-Unis ont perdu la guerre du Vietnam, mais qu'à cela ne tienne: McDonald's est en train d'achever sa conquête du monde. Tout le roman de Ozeki est construit autour de l'adage qui dit qu'«on est ce qu'on mange». Pour Jane, cette proposition va bientôt se doubler (et se compliquer) d'une autre découverte: on est ce qu'on regarde. Car le plus puissant moteur idéologique des sociétés contemporaines est bien sûr la télévision. «[...] il fallait recréer pour la ménagère nipponne le spectacle de l'indécence abondance américaine.»

Lorsque Jane, pigiste qui en arache, accepte de participer au projet, elle ne sait pas encore qu'on va lui demander de vendre son âme à travers des images de bonne chère et d'une convivialité bien conformiste. Elle va d'abord découvrir que la création d'un film, activité loin d'être innocente n'en déplaît à ce «modèle Disney, qui a transformé les rues les plus colorées d'Amérique [...] en un propre postiche», peut arriver à toucher son sujet jusque dans sa vie la plus concrète (rupture amoureuse provoquée par un aveu livré en plein tournage, par exemple).

Ensuite, que cet acte même de filmer peut lui permettre de se rapprocher de ce même sujet, jusqu'à créer une possibilité de connaissance, voire une intimité irréversible. Son art consistera alors à détourner subtilement le projet d'émission de son but premier pour arriver à montrer le visage d'une autre Amérique, multiple, tolérante, essentiellement mar-



ARCHIVES LE DEVOIR

Tout le roman de Ozeki est construit autour de l'adage qui dit qu'«on est ce qu'on mange».

quée par la prolifération interne de la différence.

Apparaîtront, dans son collimateur, un couple lesbien (et végétarien!), une famille noire du Sud profond et un clan nombreux résultant de l'adoption systématique d'enfants asiatiques (dont une fille-mère qui habite chez ses parents), etc., etc., devant déjouer, pour ce faire, les interventions du gros Nippon macho et suant, incarnation définitive du conformisme le plus primaire, soumis et autoritaire, qui rapplique directement du Soleil levant, délégué par des commanditaires affolés pour tenter de mettre fin à la dérive et à ce début de scandale (du point de vue du bœuf). Le conflit est inévitable, il est aussi extrêmement instructif.

## La révolution par le bœuf

Jusqu'à-là, Jane expédiait ses images au Japon (où elles étaient, malgré la furie du gros dégueulasse en question, très bien reçues) sans trop y penser. Mais voici qu'elle sera confrontée à un fait inattendu: ses documentaires, diffusés semaine après semaine là-bas, sont en train de changer la vie d'une Japonaise bien candide et obéissante, épouse battue de surcroît, dont on

suit l'existence terne et soumise en parallèle avec la sienne et qui n'est autre que la conjointe malheureuse de l'incroyable macho de service chargé de venir mettre les bâtons dans les roues de la réalisatrice. Une résistance se dessine: le bœuf envahisseur contre la sensibilité féminine.

Ce n'est pas fini. Jane sera amenée par ses recherches à remonter à la «source» de l'industrie de la viande, si on peut dire, et ce qu'elle y dévoilera ne sera pas vraiment joli. Le ministre Anderson n'y verrait que du feu. Mais disons que les éleveurs de ce bétail «industriel» ne sont, à l'évidence, pas trop regardants lorsque vient le temps de contrôler l'innocuité des cochonneries chimiques variées dont ils additionnent la chair des animaux destinés à la boucherie. Dont les hormones, bien sûr. Comme tout se recoupe: Jane ne peut justement pas enfanter à cause, croit-elle, d'une hormone de synthèse que les médecins prescrivaient à tort et à travers aux femmes enceintes dans les années 50-60. Oui, on est bien ce qu'on mange, et la viande devient la métaphore enveloppante d'un livre beau et troublant qui fait parfois dresser les cheveux sur la tête (surtout qu'il n'y a pas vraiment de raisons de croire, à écouter quelqu'un comme notre ministre susmentionné, que les choses aient tellement changé sur le fond. La maladie de la vache folle, ça vous dit quelque chose?). Quand le Marché parle, nos ministres-valets savent devenir de très enthousiastes perroquets.

Au Québec, il y eut Richard Desjardins pour nous rappeler que les images et les mots peuvent parfois servir d'armes contre certains déterminismes supposément économiques, difficiles à digérer. Ozeki fait de même: «Si le savoir ne nous permet pas d'agir, alors nous ne pouvons pas survivre sans l'ignorance. Il faut donc la cultiver, la célébrer même. L'ignorance devient une force car elle permet aux gens de vivre. La stupidité devient une forme de positionnement politique. La norme collective.» Allo, le Québec?! En tout cas, je n'ai pas pris de risques. J'ai tout de suite réservé mes billets pour les prochaines supplémentsaires du spectacle de Mario Jean.

## MON ÉPOUSE AMÉRICAINE

Ruth L. Ozeki  
Traduit de l'américain  
par Florence Mortimer  
JC Lattès  
Paris, 1999, 422 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Les filles ne sont plus des guenilles

ELLA L'ENSORCELÉE  
Gail Carson Levine  
Médium, 278 pages

LE PRINCE, LA PRINCESSE  
ET LE PETIT ROI  
Texte et illustrations de Babette Cole  
Seuil jeunesse  
Paris, 1999, 108 pages

POILS PARTOUT  
Texte et illustrations de Babette Cole  
Seuil jeunesse  
Paris, 1999, 32 pages

AU COIFFEUR -  
CHEZ LE COIFFEUR  
Texte et illustrations de Pef  
Gallimard, «Folio benjamin»  
Paris, 1999, 40 pages

CAROLE TREMBLAY

On n'a plus les princesses qu'on avait. *Exit* la douce et passive créature soumise qui attend le prince en soupirant à sa fenêtre. Féminisme oblige, les princesses des romans d'aujourd'hui prennent leur destin en main. Si les règles coercitives du royaume n'ont pas beaucoup changé, les jeunes majestés trouvent maintenant le moyen de contourner les interdits pour n'en faire qu'à leur tête.

*Ella l'ensorcelée*, fortement inspiré de l'histoire de Cendrillon, est un roman mi-fantastique, mi-chevaleresque qui se déroule dans un royaume peuplé de fées, de gnomes et d'ogres. Ella, l'héroïne, reçoit à sa naissance un don inusité d'une fée un peu inconsciente: l'obéissance. Elle ne peut désobéir à aucun ordre. Ce don, qui est finalement une dangereuse malédiction, la rend éminemment vulnérable.

Mais si son corps doit obéir, Ella n'en est pas moins une rebelle qui tente par tous les moyens de contourner les commandements qui lui sont donnés. Son authenticité, sa personnalité impétueuse et maladroite, à des kilomètres de la grâce et des courbettes maniérées de la cour, plaisent au prince. Il s'éprend d'elle pour toutes les raisons qui rebutent normalement au fils d'un roi. Ella parviendra à rompre le sort en refusant la proposition de mariage du prince. Ce «non», motivé par l'amour (le prince serait trop en danger avec une femme qui obéit à tous), la libère à jamais de l'obligation d'obéir. Métaphore exacerbée de la condition féminine, la fatalité d'obéissance est un ressort dramatique très riche. Il contraint l'héroïne au delà de sa propre volonté, beaucoup plus que ne le ferait un interdit social ou légal. Il permet d'autant mieux d'affirmer la force de caractère du personnage. Pour ceux qui trouveraient la finale un peu triste, sachez qu'Ella, sitôt libérée de la malédiction, s'empresse de demander la main du prince fraîchement éconduit.

Babette Cole, la reine britannique de l'album pour enfants, a aussi fait sa part pour libérer les belles du dragon sexiste. Armée de son humour décapant et de sa plume délicate, la dame a revu, sous un éclairage féministe, quelques contes de fées classiques.

## Ella dit non

Trois d'entre eux sont réédités dans un recueil intitulé *Le Prince, la Princesse et le Petit Roi*, qui vient de paraître au Seuil.



Princesse Finemouche relate l'histoire d'une princesse qui n'a strictement rien à cirer du mariage que son père veut lui imposer. Pour décourager ses prétendants, elle invente des épreuves aussi loufoques que périlleuses: empêcher des chenilles géantes de dévorer son potager, emmener la reine-mère en ville pour y faire des emplettes, etc. Au beau prince athlétique qui réussit toutes ses épreuves, la princesse Finemouche colle un sonore baiser... qui le transforme illico en grenouille. Et pan dans les gencives!

*Prince Gringalet* reprend la trame de Cendrillon, mais en inversant les rôles. Le prince Gringalet a trois frères machos et poilus. Les trois brutes ne cessent de ridiculiser leur freluquet benjamin qu'ils utilisent comme bonne à tout faire. Un soir qu'il lave des chaussettes, le maigrichon est visité par une fée un tantinet maladroite. Il se retrouve transformé en gorille après avoir malencontreusement émis le souhait d'être fort et poilu comme ses frères. Sa nouvelle apparence ne lui permet malheureusement pas d'entrer au Royal Palace, la discothèque à la mode.

Quand minuit sonne, le prince Gringalet, affolé, s'enfuit, perdant son jean au milieu de la rue. Le pantalon est retrouvé par la princesse Rupinette qui attendait l'autobus... On connaît la suite, sauf que, dans la finale heureuse de Babette Cole, il n'est nul part mention d'une tralala d'enfants.

Le p'tit roi Chamboule-Tout, lui, n'est qu'un bébé conterné de l'état dans lequel ses parents décadents ont laissé sombrer le royaume. Il utilise son petit pot magique (un génie émerge quand il le frotte) pour remettre les choses en place.

Hasard ou signe des temps, depuis quelques années, la délirante créatrice a délaissé le revampage de l'ego de la princesse pour s'attaquer aux «grands problèmes». La mort (*Raides morts*), le divorce (*Le Démariage*), la procréation (*Comment on fait les enfants*) sont passés sous son délicieux scalpel. Cette année, elle s'intéresse à la puberté avec *Poils Partout*. Dans cet a.b.c. de la différenciation sexuelle, on apprend comment M. et Mme Hormones concoctent des potions qui font apparaître les poils, muera la voix et pousser les seins. Tous les phénomènes propres à l'adolescence, des menstruations à la première éjaculation en passant par la découverte de l'amour, sont présentés, sans fausse pudeur mais sans vulgarité. Ça pourrait faire un ouvrage documentaire très sérieux s'il n'y avait pas cet humour pince-sans-rire constant et, surtout, cette truculence de l'illustration. Personne ne pourra résister aux mimiques de M. Hormones préparant ses injections de potion.

Babette Cole n'est pas la seule à opter pour une approche franche de la différence sexuelle. Pef, son confrère français, propose un bouquin dont le concept repose sur cette opposition fondamentale.

Avec *Au coiffeur - Chez le coiffeur*, l'auteur de la série «Le Prince de Motordu» présente deux versions, tête-bêche, l'une masculine et l'autre féminine, d'un même événement: un(e) ado(e) se fait(e) couper(e) les cheveux(e) et, à la sortie(e) du coiffeur(e), s'éprend(e) de son(a) voisin(e). Si Babette insiste sur les aspects biologiques, Pef met l'accent sur les différences psychologico-culturelles. Pour bien marquer le contraste et créer l'effet comique (très efficace), l'auteur-illustrateur n'hésite pas à faire appel aux stéréotypes: la fille, toute en frivolités, ne peut passer deux semaines sans changer de tête. Au salon, elle connaît coiffeuses, clientes et produits à la dernière mode. Le garçon, de son côté, est terrorisé à l'idée de faire sa première visite au coiffeur. Il l'imagine ni plus ni moins comme un dangereux coupeur de têtes.

Entre l'ignorance un peu bête du garçon et le «professionnalisme capillaire» de la fille, le décalage est tellement grand qu'on a de la peine à croire que les deux jeunes ont le même âge et puissent tomber amoureux. Certains pourraient reprocher à l'auteur l'utilisation de personnages féminins aussi clichés et superficiels. Mais on peut aussi se sentir soulagé que la rectitude politique n'ait pas encore envahi toutes les couches de la littérature jeunesse. Aux dernières nouvelles, le monde était encore truffé de nunuches et il serait ridicule de tenter de les faire disparaître de la littérature. De toute façon, le garçon, avec sa terreur infantile, n'a pas l'air beaucoup plus malin. D'ailleurs, au train anticonformiste où vont les choses, c'est bientôt l'ego du prince qu'il faudra s'employer à revampage.

## Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR 2000

VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS COMPLET DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC, VOILÀ UNE OCCASION D'AGIR.

Pour saisir cette chance de mesurer vos aptitudes et - qui sait? - de faire vos débuts dans un grand journal, il s'agit de rédiger un article critique d'au moins 700 mots, sur une manifestation sociale ou culturelle d'ici: rassemblement populaire, événement sportif, film, livre, pièce de théâtre, ou autres.

## À retenir:

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal *Le Devoir* est le 24 mars 2000.
- La remise des prix aura lieu en mai 2000.

## À gagner:

- 1<sup>er</sup> prix:** Une bourse d'études de 2 000\$ ainsi qu'un voyage et séjour de découverte conviviale de la France (condition d'admissibilité, avoir 18 ans et plus).
- 2<sup>e</sup> prix:** Une bourse d'études de 2 000\$
- 3<sup>e</sup> prix:** Une bourse d'études de 1 000\$

Des prix de participation, tels des logiciels et des abonnements au *Devoir* et à la revue *Forces*, seront aussi attribués par tirage.

LA FONDATION DU DEVOIR



1-800-267-0947

Votre professeur de français vous en dira davantage sur les modalités de participation.

CONSULAT GENERAL DE FRANCE À QUÉBEC

Société d'édition

FORCES

DM DIFFUSION MULTIMÉDIA

## Cette semaine à CENT TITRES

Alina Reyes s'est fait connaître en 1988 pour son sulfureux roman *Le Boucher*. Danielle Laurin l'a rencontrée à Paris pour son dernier roman, *Lilith*.

Comment traduire sans trahir l'oeuvre d'un écrivain? Sheila Fischman nous parle d'un art qu'elle pratique passionnément. Nous l'avons rencontrée en présence de Michel Tremblay et de Gaétan Soucy dont elle traduit les romans.

1999 marquait le centième anniversaire de naissance de Vladimir Nabokov. Robert Lévesque nous parle de cet écrivain original, doué pour le scandale, dont le premier tome des oeuvres romanesques complètes vient de paraître dans La Pléiade.



Le magazine littéraire de Télé-Québec  
Animé par Danielle Laurin

Mercredi 19h30  
Rediffusion vendredi 13h30

Télé-Québec PDX 1000 LE DEVOIR

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Anarchie et nature humaine

L'anarchisme est-il voué à la défaite honorable?

## ANARCHISME

Normand Baillargeon  
Éd. L'île de la tortue  
Montréal, 1999, 128 pages

J'en ai jamais eu la fibre anarchiste. Au radicalisme politique qui chante des refrains utopiques, j'ai toujours préféré un réformisme démocratique assurément moins grisant, moins idéaliste, plus prudent, mais aussi, je crois, plus lucide et à portée d'action. Les tables rases m'effraient, tout comme, d'ailleurs, les enrégés à la Pierre Lemieux et consorts qui se réclament de l'anarchisme théorique pour terrasser l'État et laisser le champ libre à la loi de la jungle capitaliste. Social-démocrate impénitent et entier, militant et très critique, je reste sur mes gardes devant la pensée politique qui flirte avec les extrêmes. Un réformisme radical (pas au sens détourné de Manning, bien sûr), cela existe-t-il? J'en serais.

Faut-il se surprendre, alors, que j'aie apprécié le *Anarchisme* de l'ex-collègue Normand Baillargeon? Pas vraiment, si l'on tient compte du fait que cet ouvrage évite les discours propagandistes au profit d'une approche introductive et pédagogique. Le chroniqueur, les fidèles du *Devoir* s'en souviendront, avait la critique incisive et constante. Ses coups de gueule m'ont réjoui le plus souvent, malgré le style vaguement franchouillard et irritant à l'occasion (encore ce mois-ci, dans *Le Couac*, les «bougre» et les «fana» déparent, à mon sens, un style par ailleurs plutôt agréable et clair). L'essayiste a choisi le genre didactique: faire connaître, faire comprendre, illustrer la pertinence de son sujet. Son travail, à ce titre, fait mouche.

Baillargeon a raison de le mentionner: l'anarchisme est assimilé au désordre. Pourtant, ce qu'il prône et défend, c'est la nécessité de travailler à l'avènement «d'autres ordres possibles», enfin débarrassés de «toute forme illégitime d'autorité et de pouvoir» et fondés sur des «relations librement consenties». Il s'agit donc d'un projet (une utopie, dirais-je) qui n'a rien à voir avec un éloge du chaos.

Ce mouvement de recherche d'une autonomie pleinement réalisée émane-t-il, ainsi que l'affirmait Kropotkine, de la nature humaine? Difficile à établir, mais sa mise en forme politique, à tout le moins, s'inscrit dans l'histoire. Prolongement, pour certains, de la Révolution française et de sa remise en cause des conditions de légitimité de l'État, aboutissement inachevé, pour d'autres, d'une évolution philosophique incluant le rationalisme cartésien, les idées des Lumières, de Rousseau, de Kant, celles du

libéralisme du XVIII<sup>e</sup> siècle et une critique de l'hégélianisme, l'anarchisme a des racines qui ne le déshonorent pas et des représentants méconnus.

Baillargeon a retenu cinq figures significatives. D'abord, celle, fondatrice, de l'Anglais William Godwin, qui combine (en 1793) l'anti-autoritarisme, le rationalisme et l'anti-étatisme. Pour Max Stirner (1806-1856), le Moi doit tendre à la souveraineté absolue; il défendra un système basé sur une «réunion d'égoïstes librement et volontairement associés». Figure dominante de ce défilé d'inspirateurs, Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) apparaît ici comme un penseur foisonnant et brouillon, promoteur d'une organisation sociale nommée «mutualisme», ancêtre des mouvements coopératifs et autogestionnaires. Athée et anticlérical, l'anarchisme de Bakounine (1814-1876) définit le procès d'humanisation de l'espèce qui s'approprie le rationalisme et, du coup, les lois de la nature, afin de fonder sa liberté. Plaçant «sa confiance dans le spontanéisme des masses», le penseur russe prône la démocratie directe. Enfin, on doit au prince Kropotkine (1842-1921) la théorie de l'anarcho-communisme. Et Tolstoï, et Malatesta, et le continuateur Chomsky? Ils sont aussi au programme, au moins effleurés.



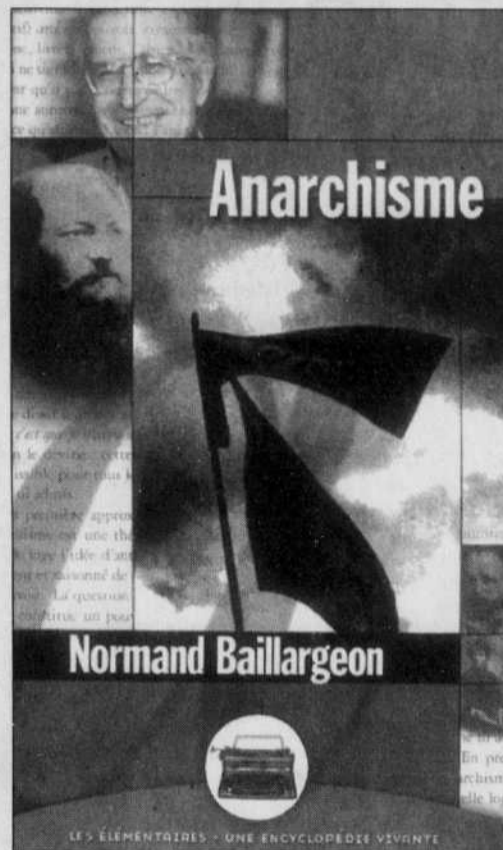
Louis Cornélius

## Au cœur de la société

Philosophie politique, l'anarchisme fut aussi une forme d'activisme. Dans un chapitre éclairant, Normand Baillargeon a tenu à nous instruire sur les moments forts de cette histoire. Sa récapitulation, entre autres, des événements entourant le massacre de Haymarket, en 1886 à Chicago, au cours desquels les ouvriers luttèrent pour la journée de huit heures et qui débouchèrent sur la pendaison inique de certains leaders anarchistes, son récit des affrontements entre bolcheviks et anarchistes auxquels donna lieu la révolution russe (Kropotkine disait qu'elle nous avait enseigné «comment ne pas faire la révolution!») et, enfin, son déchirant regard rétrospectif sur l'épisode de la guerre d'Espagne, terreau dévasté d'une révolution sociale anarchiste, captivent et font réfléchir.

Tant d'espoirs, tant d'échecs; tant d'enthousiasme pour si peu de récoltes: l'anarchisme est-il voué à la défaite honorable? Méchanceté et aliénation des hommes ou vice de forme théorique? L'histoire continue et les questions demeurent.

Au fond, qu'est-ce que l'anarchisme? Sur le plan économique, il se veut autogestionnaire, abolitionniste du marché et de l'esclavage salarial. Prosyndicaliste, il milite en faveur de la disparition du patronat et prône une éducation populaire afin d'*«instruire pour révolter»* et de donner à l'ouvrier «la science de son malheur» (Pelloutier). Écolo-



giste, il renvoie dos à dos les environnementalistes, trop mous, et les partisans de l'écologie profonde, anti-humanistes. Qu'elle s'applique aux hommes ou à la nature, la «psychologie de la domination» demeure l'ennemi.

Partisan d'une éducation émancipatrice, l'anarchisme entretient la suspicion envers les systèmes d'éducation étatiques et défend le développement intégral de l'individu: manuel, intellectuel, rationnel, scientifique et permanent. Allergique à la propagande médiatique qu'il débusque à peu près partout (voir Chomsky), il cherche à démasquer cette imposture et à encourager les échanges et les débats à la base. Sur le plan éthique, l'autonomie personnelle est son horizon, et sa quête d'authenticité s'accompagne souvent d'une grande austerité au quotidien.

Ainsi dessiné (j'ai suivi l'auteur), le portrait ne rebute pas, mais il soulève néanmoins des interrogations essentielles qui mettent au jour des présupposés fort discus-

tables. Que retenir, par exemple, de ce constat établi pas Baillargeon: «Leur trait marquant est de tenter de naturaliser l'éthique, voire, en certains cas, de chercher à faire de la morale une science: la liberté serait alors le fait que ne soit pas entravée la conformité à cette «loi naturelle»?»

Peut-on en tirer comme conséquence que l'anarchisme relèverait d'une sorte de sociobiologie postulant une bonne nature humaine entravée par des institutions sociales délétères? Il faudrait alors conclure que la théorie d'ensemble repose sur un postulat bien fragile, au surplus susceptible d'être contesté par son semblable inverse, c'est-à-dire le darwinisme social. Remettant en question cette pente naturaliste, Baillargeon écrit: «On ne peut passer des jugements descriptifs à des jugements prescriptifs.» Il me semble, quant à moi, que c'est plutôt la formule inverse qu'il faudrait proposer ici: on ne peut tirer de ce qui est de ce qui devrait être. L'histoire et le présent, de toute façon, nous l'interdisent.

Au sujet de l'éducation, le même problème se pose. La formule de Chomsky selon laquelle «l'éducation est un système permettant d'imposer l'ignorance» m'apparaît, prise au pied de la lettre, pernicieuse. Si cela signifie que le système mérite rénovation dans le sens d'une éducation plus progressiste à la citoyenneté, je veux bien, mais si cela revient à prôner des propositions à la Ivan Illich chantant les vertus de la «déscolarisation», la dérive (pour ne pas dire le délire) frappe à la porte.

Car enfin, à quoi cela rime-t-il de souhaiter «que les enfants quittent l'école et commencent à apprendre librement par eux-mêmes, et avec d'autres, par le biais des innombrables moyens permettant aujourd'hui d'apprendre et d'acquérir une véritable éducation»? Chimère de petits-bourgeois orgueilleux et suffisants, ce mythe de l'auto-engendrement ressemble plus à un abandon des espoirs des petites gens qu'à une révolution émancipatrice. Allez-y voir: ceux qui crient ainsi haro sur les systèmes en sont eux-mêmes les fruits décaetés et, par conséquent, la preuve que la critique ne naît pas du néant égotiste à l'état de nature. Non, la nature humaine, même reconstruite par des esprits de bonne foi, ne libère pas; c'est la culture qui libère, même d'elle-même et des institutions humaines qui la portent.

On comprendra que, exposant ces réflexions critiques, je discute moins des idées de Normand Baillargeon lui-même que de celles qu'il présente dans son livre et qui appartiennent à des courants divers de la famille anarchiste. Avec l'auteur, je puis dire que je partage entièrement la critique radicale de l'anarcho-capitalisme et celle du prophétisme catastrophique matiné d'appel à la violence. Distincte à bien des égards, notre gauche, redisons-le, n'est pas, même à petits jets, terroriste. Pour le reste, il y a la discussion, le débat et les distinguos.

louiscornellier@parroinfo.net

## À L'ESSENTIEL

## Lire le paysage

## LE PAYSAGE, TERRITOIRE D'INTENTIONS

Collectif sous la direction de Philippe Poullaouec-Gonidec, Michel Gariépy et Bernard Lassus  
L'Harmattan  
Paris, 1999, 208 pages

La récente polémique autour du réaménagement de la côte des Éboulements dans la région de Charlevoix fait foi de notre intérêt croissant pour les paysages. La définition de ce mot — si familier que plusieurs l'associent, avec raison, à la campagne — s'est transformée au cours des dernières années pour inclure dorénavant le territoire bâti des villes et des villages. Les centres des villages où trône l'église ainsi que les grands parcs urbains comme celui du Mont-Royal ne sont que quelques exemples de tels lieux. L'ouvrage en question, publié en partie en collaboration avec la faculté d'aménagement de l'Université de Montréal, propose plusieurs façons de considérer les paysages, tant par leur symbolique, leur histoire et leur conservation. Bien qu'il s'adresse à un public spécifique intéressé par le sujet (le collectif réunit des praticiens ou des universitaires œuvrant dans les domaines de l'urbanisme, de l'architecture ou de l'architecture du paysage), cette publication très instructive a le mérite d'être une des premières dans ce champ d'étude, qui en est à ses débuts au Québec.

Claudine Déom

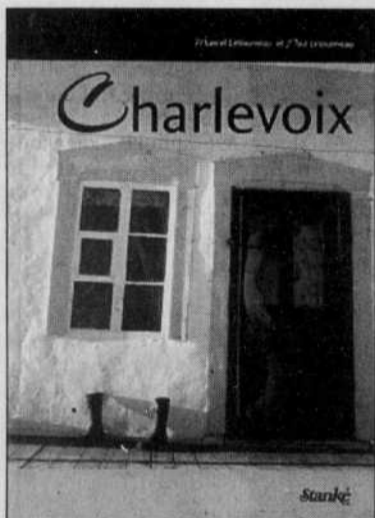
## CHARLEVOIX

Marcel Létourneau  
Paul Létourneau  
Les Éditions Stanké  
Montréal, 1999, 126 pages

Frédéric Back donne le ton dès la préface: «La vie et la force des éléments ont créé ici un cadre grandiose. L'invention de la nature et la beauté s'y manifestent sans limites.» Ce cadre grandiose, c'est Charlevoix, avec tout ce que l'une des plus belles régions du Québec peut offrir en spectacle pour l'œil.

Le livre simplement intitulé *Charlevoix* est le résultat de 40 ans de photographies prises en divers endroits mais aussi à différents moments de la journée, avec les éclairages distincts que cela peut donner. Les auteurs, des amoureux de cette terre charlevoisienne qui ne manquent pas d'illustrer l'importante omniprésence du fleuve, se défendent bien de présenter un guide touristique traditionnel de la région, agrémenté de «belles images». Ils voient plutôt leur livre comme une ode à Charlevoix, sous toutes ses coutures et en toute saison.

Outre les quelques lignes d'une courte présentation, cette publication ne parle qu'en photos: une image ne vaut-elle pas mille mots? Et chacune en traduirait bien ici plusieurs milliers



par sa grande éloquence. Ces clichés méritent évidemment qu'on s'y attarde, mais leur arrangement, ou, si l'on veut, leur mise en pages, est également exceptionnelle, ce qui est plus rare. Les illustrations de la nature charlevoisienne sont groupées sous les thèmes de la terre et de l'eau, bien caractéristiques de ce coin de pays.

Les goélettes sont du passé, la plupart des fermes n'existent plus et d'autres l'ont cédé au modernisme; ainsi, plusieurs des photographies présentées dans ce livre pourraient constituer des documents d'archives.

Charlevoix, une région dont les responsables touristiques savent tirer parti tout en préservant sa personnalité et son charme; Charlevoix, un pays célébré par les chants de la nature; Charlevoix, qui devient ici couleurs, reflets et lumières dans ce que Back décrit comme un «voyage visuel».

Diane Précourt

## PARIS QUÉBEC

Collectif  
Éditions Trait d'union  
Montréal, 1999, 110 pages

Regard sur les multiples facettes de la Ville lumière, *Paris Québec* propose un parcours nuancé à travers certaines résonances poétiques et photographiques. Des voix québécoises, de différentes générations, invitent donc à retrouver une mémoire commune qui entraîne à l'intérieur de ce lieu qui a inspiré tant d'écrivains. Accompagné des détails photographiques de Goa, on découvre plusieurs scènes d'un Paris vu de l'intérieur, du jardin du Luxembourg au Palais-Royal, de la place de la Bastille à l'église Notre-Dame. Il suffit de lire et d'entendre ces vers qui se rejoignent dans un même souffle: «De retour boulevard Voltaire, seule, avec armes et bagages» (Denise Desautels); «Après l'aube, la lumière sur les toits» (Hélène Dorion); «La fenêtre ouverte sur l'infini, la porte close sur l'ombre dense» (Pierre Ouellet); «C'est toujours Paris quand le ciel est gris et lourd» (Jean-François Poupard); «Ses cheveux ont la lumière de juin» (Jean-Paul Daoust).

David Cantin

## LA DERNIÈRE ANNÉE

Philippe Vilain  
NRF Gallimard  
L'Infini  
Paris, 1999, 134 pages

On se demande pourquoi certains livres portent le sous-titre «roman» quand, de toute évidence, il s'agit d'un récit. Épinglage de spécialiste? Il



est pourtant manifeste, à la véacité de ce texte, que c'est là sa principale qualité. Est-ce une faiblesse, la crainte de témoigner? Vilain, dans ce premier livre qu'il publie, s'attache à accompagner son père dans la mort lente, interminable épreuve dont ceux qui l'aiment voudraient remettre le terme. L'écriture y est un viatique, un palliatif à l'impossible rencontre entre le fils et le père. En ce sens, «roman» a un sens: construire une impossible relation.

L'homme ici décrit est alcoolique,

repentant et pénitent, troquant sa maladie contre sa difficulté de vivre. Avec retenue, le fils énonce sa peine, fardeau de tant d'années porté comme un secret, et cet amour qui les a empêchés de se perdre tout à fait. Le récit sonne juste, à force de sobriété, et donne un ton à ce qui n'est jamais jugé ni expliqué mais tracé avec une plume délicate, une encre contenue. L'étendue du temps balayé par le récit couvre un ensemble cohérent.

À la fin du livre, le père meurt, et le fils décrit un ultime serrement de cœur. L'ouvrage nous donne l'impression d'avoir pénétré dans une vie quotidienne, si commune qu'elle ressemble à toute, en évitant les lieux communs. Une réussite, sur un sujet que traquait le risque de la banalité.

Guylaine Massoutre

## CONSTRUIRE UN NOUVEAU MILLÉNAIRE

Philip Jodidio  
Taschen  
Paris, 1999, 554 pages

Pas surprenant, avec un titre pareil, de voir l'architecture contemporaine à l'honneur dans cette nouvelle publication de la maison Taschen, qui présente plus de 80 réalisations par-delà la planète de la dernière décennie. Certains grands noms, des incontournables, tels que Richard Ro-

gers, Tadao Ando et Mario Botta, prennent place dans cette liste impressionnante qui regroupe plus de 56 architectes et bureaux différents. À certains égards, on ne peut que se laisser séduire par cette architecture dont les matériaux et les formes souvent inusités rendent justice à l'imagination et aux talents de leurs créateurs. En fait, la liberté de création et la diversité ne sont-elles pas les vertus de la pratique de l'architecture en cette fin de millénaire, tel que le prétend Philip Jodidio? Cependant, si les couleurs et les lignes des projets choisis pour les fins de cette compilation (un choix dont l'auteur avoue d'entrée de jeu la subjectivité) réussissent facilement à nous en mettre plein la vue, un tel sensationnalisme camoufle d'autres réalités de l'architecture. Outre les questions de coûts et d'échéancier, on aurait gagné à concrétiser par différents exemples de constructions les défis reliés au dialogue continu entre l'architecture du passé et celle du présent, préoccupation essentielle dans certains milieux. Finalement, comme d'habitude, Taschen reste fidèle à la qualité de reproduction des images que contiennent ses livres d'art, d'architecture et de design.

Claudine Déom

## RECHERCHÉE

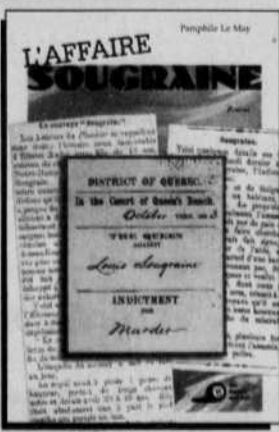
Une jeune fille du nom d'Elmire Audet de Notre-Dame-des-Anges, comté de Portneuf, s'est enfuie au mois de novembre dernier avec un Indien âgé de quarante ans. La jeune fille n'a que seize ans, est une très jolie blonde aux yeux bleus.

Toutes les recherches faites par les parents pour la retrouver sont restées sans succès.

Le Pionnier de Sberbrooke,  
22 mars 1883.

## Un roman de Pamphile Le May

Un épisode de la chronique judiciaire et une satire de la bourgeoisie québécoise.



396 p. 23 \$

Éditions de la Nuit

www.carpediem.qc.ca/lahuit  
Distribution Univers :  
1-800-859-7474

## LES DIMANCHES LITTÉRAIRES CÉTUQ - OLIVIERI

Vous êtes invités à participer à la première d'une série de quatre  
Rencontres Littéraires

## Abla Farhoud

auteure dramatique

Dimanche 6 février 16 h 00

Librairie Olivieri  
RSVP : 739-3639

## Olivieri

librairie - bistro  
5219 ch. de la Côte-des-Neiges  
Montréal (Québec)  
Tél. : 514.739.3639  
Fax : 514.739.3630CÉTUQ  
CENTRE D'ÉTUDES QUÉBÉCOISES  
Département d'études françaises  
Université de Montréal  
CP 6128, Succ. A  
Montréal (Québec) H3C 3J7  
Tél. : 514.343.7369  
Fax : 514.343.2256

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de son soutien financier.

## LAMBERTO TASSINARI

LAMBERTO TASSINARI  
UTOPIES  
par le hublot

## UTOPIES PAR LE HUBLOT

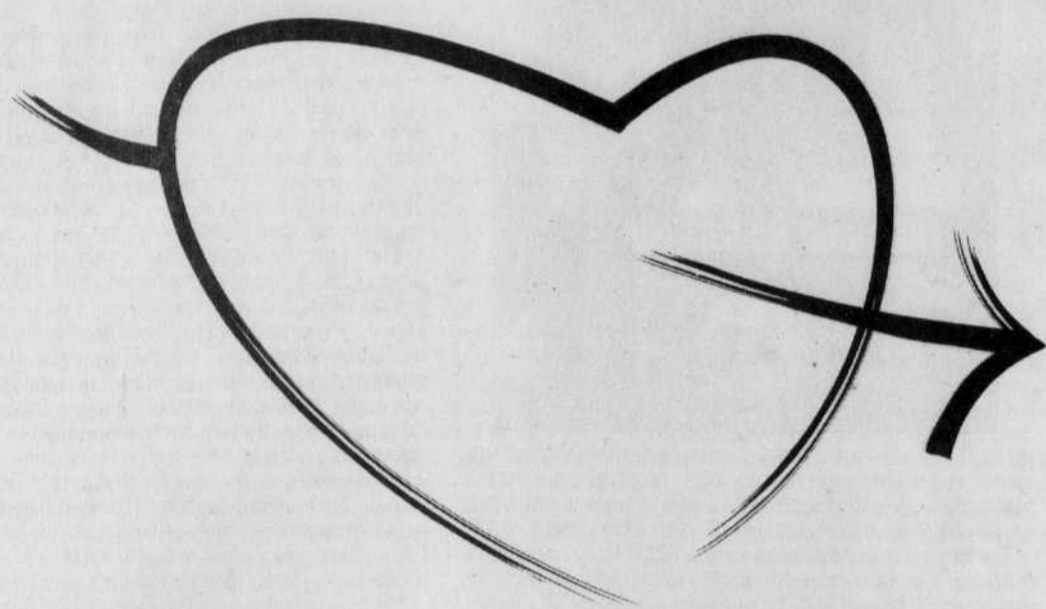
Un regard métèque — donc forcément autre — posé sur la cité, l'art, mais aussi la mémoire (et donc l'oubli). L'héritage, plus actuel que jamais, du plus célèbre porte-parole de la transculture au Québec.

160 pages, 18,95 \$

## CARTE BLANCHE

DISTRIBUTION FIDES

# Tout un cadeau d'amour pour la *St-Valentin*



## Offrez-lui ou offrez-vous...

...une ou deux des revues suivantes  
et courez la chance de gagner

## un certificat cadeau de 400\$ à flamber

à l'Hôtel Ritz Carlton de Montréal.

Chaque coupon d'abonnement  
vous donne une chance  
de gagner les 400\$  
pour le Ritz.

## Les revues:

### XYZ

Une revue qui présente des «inédits» d'auteurs québécois excellent dans la pratique de la nouvelle. On y trouve également des textes d'auteurs étrangers, des entretiens avec des nouvelliers, des réflexions sur la nouvelle en tant que genre et des critiques des dernières parutions dans ce domaine.

4 numéros / année

### ARCADE

La seule revue francophone en Amérique du Nord vouée à l'écriture des femmes. Elle publie de courts textes de création, prose ou poésie, des entrevues et des comptes rendus de livres de femmes. Elle a ouvert en 1993 un volet international et décerne annuellement le Prix de la relève au féminin.

3 numéros / année

### MOEBIUS

Une revue qui publie avant tout des textes de fiction (poésie, court récit) mais aussi des entrevues, des textes d'opinion, des essais sur des «sujets» culturels ainsi que des comptes rendus de lecture. Trois numéros sur quatre sont thématiques, l'autre étant constitué des meilleurs textes reçus au cours de l'année.

4 numéros / année

### LES ÉCRITS

Depuis 1954, la doyenne des revues littéraires du Québec publie des textes inédits d'écrivains d'ici et de l'étranger, sans aucune restriction de genre. Elle vous offre un véritable panorama de la littérature: contes, essais, hommages, journaux intimes, poèmes, théâtre, nouvelles.

3 numéros / année

## Oui, je tiens à flamber 400\$ au Ritz et je prends un abonnement aux revues suivantes:

	Pour 1 an	En Institution	Hors-Canada	Prix
ARCADE	24\$	-	-	
LES ÉCRITS	25\$	35\$	35\$	
MOEBIUS	26\$	48\$	70\$	
XYZ	18\$	22\$	30\$	

Sous-total \_\_\_\_\_ \$

(Canada seulement) +TPS (7%) \_\_\_\_\_ \$

Sous-total \_\_\_\_\_ \$

(Québec seulement) +TVQ (7,5%) \_\_\_\_\_ \$

Total \_\_\_\_\_ \$

No de TPS: R100301498. No de TVQ: 1006280281

### Mode de paiement

Visa  Mastercard

numéro de la carte \_\_\_\_\_ date d'expiration \_\_\_\_\_

signature \_\_\_\_\_

Chèque ou mandat à l'ordre de la SODEP \_\_\_\_\_ \$

Je désire m'abonner  Je désire offrir un abonnement en cadeau à

Nom de l'abonné \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Téléphone \_\_\_\_\_ Date \_\_\_\_\_

En achetant un abonnement, je cours la chance de flamber 400\$ au Ritz  
Carlton de Montréal

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Téléphone \_\_\_\_\_ Date \_\_\_\_\_

RETOURNER À: SODEP, CP. 786, Succursale Place D'Armes,  
Montréal (Québec) H2Y 3J2

Téléphone: (514) 397-8669 Télécopieur: (514) 397-6887.

Sauf indication contraire, votre abonnement débutera avec le numéro en cours. Un délai de 6 à 8 semaines peut s'écouler avant que vous ne receviez votre premier numéro de l'éditeur. Si une revue cesse de paraître, la SODEP ne peut être impliquée dans aucun recours pour autant que la commande et son paiement aient été transmis à l'éditeur. Les prix sont sujets à changement sans préavis.

## LIVRES

LE FEUILLETON

## Le temps rompu

## JARMILA, UNE HISTOIRE D'AMOUR DE BOHÈME

Ernst Weiss  
Traduction de l'allemand  
par Pierre Dehusses  
Actes Sud  
Arles, 1999, 120 pages

« Le 16 juin 1940, à l'hôtel Trianon, rue de Vaugirard, au moment où les troupes allemandes entraînent dans Paris [nous apprend Peter Engel dans sa postface], l'écrivain Ernst Weiss fit une tentative de suicide; transporté à l'hôpital Lariboisière, il mourut à l'aube du jour suivant. » Ce ne sera ni le premier ni le dernier des écrivains de notre siècle à n'avoir pu supporter la fin du vieux monde. Né en 1882 en Moravie, Ernst Weiss eut le malheur de naître juif dans un coin du monde où on allait bientôt les prendre en une haine irrémédiable.

Dans les années 20, pourtant, plein d'avenir encore, il avait fait partie du cercle de Prague autour de Franz Kafka et s'était même installé à Berlin. Mais à la suite de l'incendie du Reichstag en 1933, il fut cette ville pour retourner à Prague. En avril 1934, il fut de nouveau et s'installe cette fois à Paris, y changeant constamment d'adresse et vivant dans un grand dénuement. Il éprouve en effet beaucoup de difficulté à placer ses écrits chez les quelques rares éditeurs allemands en exil. En 1937, à la suite d'une hémorragie interne qui a failli l'emporter, il confie dans une lettre à son ami Stefan Zweig qu'il « défend sa vie intérieure et extérieure avec des forces de plus en plus déclinantes » et souhaiterait que ce dernier devienne l'exécuteur testamentaire de ses écrits.

De Weiss, on connaît surtout *Le Témoin oculaire* (paru chez Gallimard en 1991) où le personnage principal croise le chemin d'Hitler alors qu'il n'est pas encore au faite de son ascension et contribue, bien malgré lui, à lui faciliter la marche vers le pouvoir. Étrange destin puisque ce personnage n'est autre que lui-même... Étant médecin de formation, au cours du premier conflit mondial il eut, en effet, à soigner Hitler, atteint d'une « cécité hystérique ». Bien étrange destin pour un juif. On trouve aussi, traduits en français, tous chez Fayard, *Georg Letham, médecin et meurtrier*, *Le Sé-*

ducteur et *L'Aristocrate* (1989, 1991 et 1992). Le récit que nous donne aujourd'hui Actes Sud, *Jarmila, une histoire d'amour de Bohême*, fut rédigé à Paris vers 1937 et a été récemment retrouvé. On ne sera pas surpris d'y découvrir un exilé qui cherche à reconquérir ce qu'il a perdu du temps de sa jeunesse et qui, bien entendu, n'y parvient pas. Remonter le temps n'est pas chose aisée, surtout quand le ressort en a été cassé...

## Les ressorts du temps

On connaît tous l'importance des horlogers dans une ville comme Prague, la ville du temps par excellence, c'est-à-dire de l'histoire. Quand le narrateur, au début du roman, au moment où il est sur le point de quitter Paris pour Prague, constate qu'il a oublié sa montre à la maison, on sent bien que cette histoire de montre va prendre de l'importance dans le récit. Près de la gare, il en achète donc une autre, bon marché, et observe pendant le trajet en train qu'elle ne tient pas l'heure. Arrivé à Prague, il la fait réparer. Dès ce moment, c'est encore pire: elle n'en fait plus qu'à sa guise, lui faisant même rater un rendez-vous d'affaires important. Cette mésaventure lui donne cependant l'occasion de faire la connaissance d'un marchand ambulancier qui vend des oiseaux mécaniques et d'entrer dans son intimité (ce dernier s'est offert à lui réparer sa montre).

C'est essentiellement cette histoire qui nous est racontée dans *Jarmila...*, qui est le nom de la jeune femme passionnément aimée. Cela se passe du côté de la Tchéquie, en Bohême, où Bedrich (le marchand ambulancier) aime jadis une femme qui était mariée. Son mari, beaucoup plus âgé, et propriétaire prospère, y élevait des oies pour leur duvet. Pendant un certain temps, les amants se retrouvent assez régulièrement, à l'abri du mari, et projettent même de s'enfuir en Amérique. Mais Jarmila tombe enceinte et lui demande d'attendre.

Le temps passe, l'enfant naît, ils ne sont toujours pas partis, et tout laisse croire que Jarmila ne le veut plus vraiment (l'a-t-elle jamais voulu?). Le

vieux triomphe, sans même savoir que l'enfant n'est pas de lui. Mais cela ne dure pas. Jarmila tombe à nouveau enceinte et des rumeurs se mettent à circuler qui vont pousser le mari à la surveiller et même, parfois, à la battre. Jarmila, plus prudente, met à distance son amant. N'en pouvant plus, il commet un jour un acte qui aura des conséquences funestes pour lui-même aussi bien que pour Jarmila, qui va y trouver la mort. Enlevant alors son enfant, il fuit en France et trouve refuge chez le narrateur en attendant de partir pour l'Amérique. Mais tout, à nouveau, bascule, et la montre du début revient dans le décor pour mettre un terme à son aventure. Le temps est cruel, et tranchant est son ressort...

Ernst Weiss sait jouer des ressorts dramatiques et fait ici la preuve d'un certain talent comme nouvelliste, bien qu'il n'arrive pas à la hauteur de son ami Stefan Zweig. De ce dernier, il se distingue par ailleurs en ne s'intéressant pas aux motivations psychologiques de ses personnages (ce qui n'est pas un tort en soi), même s'il s'approche parfois de « l'étrange » que savait si bien pratiquer Zweig. La figure du « banni » qu'il évoque à travers son personnage de marchand ambulancier déborde cependant son cas. Elle correspond à celle de tous ceux qui se sont vus privés des fruits de la vie en société, qui n'ont eu ni famille, ni enfants (à eux), ni travail, ni biens, ni reconnaissance, enfin tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'avoir quelque chose à soi et de pouvoir légitimement en jouir.

La jeunesse est ici volée par la vieillesse, qui s'en tire sans même être punie, la joie et le bonheur écrasés par les conventions et les calculs (à cet égard, Jarmila n'est pas entièrement innocente). Curieusement, je n'ai cependant pu adhérer à son personnage et à son drame... Selon toute vraisemblance, la mécanique y est, mais il lui manque quelque chose qui engage le transfert (l'identification) du lecteur. On se sort avec une histoire de plus dans la tête, et un certain sentiment de vide. En d'autres mots, il s'agit là d'une nouvelle dont la trame est de qualité, mais l'œuvre peinte d'un piètre intérêt.

denisjp@mink.net



Jean-Pierre Denis

SOCIÉTÉ

## Sur le zinc

## 10 000 BRÈVES DE COMPTOIR

Jean-Marie Gourio  
Éditions Robert Laffont  
Paris, 1999, 698 pages

Aujourd'hui, même la bêtise se mesure en termes qualitatifs. C'est d'ailleurs à cette activité (de mesure) que se consacre le Français Jean-Marie Gourio, en répertoriant sous forme de « best of » des tirades ou des bribes de dialogue, envolées depuis le zinc des cafés français, puis attrapées au vol par des oreilles indiscrettes.

Des oreilles que lui-même et ses espions doivent avoir très grandes puisque le tome 3 des *Brèves de comptoir*, qui paraît chez Robert Laffont et regroupe sous une même couverture les trois derniers recueils publiés annuellement sous le même nom, comporte pas moins de 10 000 hyperboles ratées et métaphores escamotées, lesquelles promettent de

faire du possesseur du livre la vedette d'un prochain party.

Feuilleter ce bêtisier permet avant tout d'observer la force des mythes (« *L'abbé Pierre s'en va, Polnareff revient, finalement, on y gagne* ») et des idées reçues (« *Mais qu'est-ce qu'elle fait, sa femme, s'il a une bonne?* », ou encore: « *Ils veulent me faire passer les examens du sida, moi, un garagiste!* »). L'ouvrage de Gourio, qui se passe de présentation (c'est très dommage) et se contente d'égrener les brèves à la manière des titres des quotidiens (en jouant sur la grosseur des caractères, selon l'inspiration), se montre cependant respectueux de la chronologie des événements qui les ont inspirées et les regroupe par thèmes et sujets. L'auteur consacre ainsi plusieurs pages délirantes à l'absurde saga entourant la mort de lady Diana: « *Des photographes poursuivaient la Mercedes à cent soixante sous le pont de l'Alma.* » Réplique: « *C'est limité à com-*

bien là-dessous? » Ou encore: « *Ils ont dit dans le journal qu'elle avait de la cellulite.* » Réplique: « *En Angleterre, peut-être, mais pas en France.* »

Bref, à travers les 700 pages de *Brèves de comptoir*, un constat affligeant s'impose: la source de toute cette bêtise provient essentiellement des médias, et du rapport bêtifiant que ceux-ci entretiennent avec les téléspectateurs. « *Entre lire un truc de Cornelle ou regarder la télé, c'est pas cornélien comme choix, je regarde la télé,* » affirme d'ailleurs l'une des voix anonymes interceptées par Jean-Marie Gourio, tel un cri de ralliement que les autres « auteurs » ne manqueraient pas de pousser avec elle.

Martin Bilodeau

## Denis Lapointe LES REER

Denis Lapointe  
2000  
Les REER

Les stratégies les plus efficaces pour atteindre rapidement et sûrement l'indépendance financière



156 pages, 14,95\$

Les stratégies les plus efficaces pour atteindre rapidement et sûrement l'indépendance financière

C'EST LE TEMPS D'Y VOIR!

En vente partout

CARTE BLANCHE

ROMAN FRANÇAIS

## Les divagations solitaires d'un atrabilaire

## UNE DÉSOLOGATION

Yasmina Reza  
Albin Michel  
Paris, 1999, 158 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

On attendait avec curiosité, dans les milieux littéraires français, la sortie du premier roman de Yasmina Reza, *Une désolation*. Auteure à la une de l'actualité théâtrale, elle est jouée et traduite dans une trentaine de langues: il y a eu *Conversation après un enterrement*, *La Traversée de l'hiver*, *L'Homme du hasard* et *Art*, une pièce qui, on s'en souviendra, a connu un franc succès au Théâtre du Rideau vert, en 1996, dans une mise en scène de Claude Poissant, reprise en 1997.

Si Robert Lalonde y jouait le rôle d'un homme exécrable, c'est que Reza affectionne les grincheux, les détestables, les machos. Elle a parfaitement compris leurs ressorts secrets, leur entêtement caractériel, leurs positions réactionnaires et leurs vieilles aigreurs. Ces personnages intelligents, à voir l'éventail de leurs champs d'intérêt, cherchent-ils à se faire remarquer pour se distinguer de la masse qu'ils abhorrent? Pas toujours, mais près qu'ils sont du misanthrope Alceste que de tel m'astu-vu de l'avant-scène publique. En fait, ils sont plutôt discrets, ces consciences malheureuses en colère, toujours prêts à se retirer du monde. L'exercice obligé de vivre en société leur paraît de plus en plus superflu.

Reza excelle dans l'art du portrait, dans la peinture de caractère. Elle sait débusquer celui qui se tient dans l'encoignure de la porte, à l'écart du groupe, et surprendre le fil de ses pensées roncannes. Car il voit tout, cet animal renfrogné qui, pour avoir respecté les conventions et accompli son parcours d'homme moderne comme un combattant sans médaille, penche maintenant du côté des aigris. Sous son air accablé, il fustige tous les conformismes, les idées à la mode, les nouvelles bienséances. Ses visions sombres le tirent vers la caricature; là, il s'en donne à cœur joie, de la dénonciation à la dévastation. Il est l'homme des excès et des passions dévastatrices. Mais il s'est toujours contenu. Et le voilà près d'exploser, vraiment de mauvaise humeur. Vous l'aurez compris, *Une désolation* offre un vrai régal de lecture.

## Une consolante obscurité

Ce roman possède un ton percutant et juste qui tranche parmi les parutions de l'automne. Enfin un personnage complet, d'âge mûr, qui n'est ni éludé, ni miroir de l'auteur ni carton-pâte. Sa voix est claire, entière, cohérente jusque dans ses fausses notes. Il vous secoue et vous provoque: riez, sinon il est insupportable. Il est rare que l'invention d'un romancier procède d'un éclat de rire et que, de surcroît, on puisse se dire du personnage: celui-là, je le connais. Reza, avec un détachement remarquable, ne témoigne de rien; elle a écrit un monologue à lire dans un fauteuil, mieux que Musset qui rêvait d'y parvenir. Le personnage ne lui ressemble pas, il vit.

Comment s'y prend-elle? La clé de son écriture, c'est une absence de narcissisme et un humour vif, plein de tendresse au fond, qui lui fait entendre le soliloque d'un esprit torde. Celui-ci s'adresse à son fils, avec qui il est incapable d'échanger en direct, car ce décrocheur, qui paresse sous le soleil tropical, décline une apathie et un désordre de vie qu'il réprouve. Sa fille, il la trouve sotte et vaine parce qu'elle s'entiche des petits auteurs du temps. Sa femme l'exaspère car elle l'empêche de geindre et de s'enfermer dans sa vision mélancolique de



Yasmina Reza

RENAUD MONFOURNY

la vie. Son meilleur ami est mort, et il n'en avait pas d'autres. Restent sa femme de ménage et deux ou trois relations sur le dos desquels il peut casse du sucre abondamment. Car lui se pense détenteur incompris d'un regard « tragique » sur l'existence.

C'est vrai qu'il a un point de vue critique sur la sottise. Toutes les vérités admises lui semblent des paradoxes. Il a l'intelligence vive, à la manière des personnages de Thomas Bernhard et, plus encore, de Bernard-Marie Koltès. Mais il est déjà trop retiré pour errer sur la scène. Trop plein de ressentiment pour se montrer, il opère en privé. Le roman est pour lui un parfait vase clos où se noyer.

Quel roi du ravage! Voyez-le parler à son fils de sa mère: « *Un cerveau que tu pensais acquis à l'indolence se met à fabriquer des pensées et des pensées bien sûr toujours contraires aux tiennes, énoncées avec opiniâtreté pour l'achever.* » Il vitupère dans sa petite noirceur: « *Moi dont la seule terre est la monotonie des jours, moi qui pousserais les battants de l'enfer pour fuir cet ennemi mortel, j'ai un fils qui croupit dans le loisir.* » Et ce paresseux sans vergogne professe — pas trop fort: « *La vie, c'est ce que nous voulons impatientement. Le réel, la matière qui doit flancher. Voilà ma théorie. Le reste, des arguties de gonzesse.* » Les raccourcis, c'est sa spécialité.

L'ironie réactionnaire du personnage est souvent drôle, parfois époustouflante; mais elle résonne aussi en profondeur. Le cancer moral, qui ronge cet inadapté de la fonctionnalité à laquelle il s'est toujours plié, à quelque chose de sain, un « *désespoir émancipé du temps.* » « *Viellir, c'est en finir avec l'apitoiement,* » dit-il. On comprend en effet que le bonheur, rien des valeurs actuelles ne le lui a donné. Pourquoi? Une vieille juive lui fait observer que tous les gestes de ceux que nous avons cessé d'aimer semblent dénaturés. Or les grandes causes ont disparu. Ainsi, à la motivation a succédé le désespoir existentiel. Aurait-on pu créer regard plus lucide qu'un juif, né en Europe de l'Est, pour suivre la voie authentiquement désespérante de l'inconfort? Tiens, on croirait lire Mordecai Richler.

## Michel Chartrand

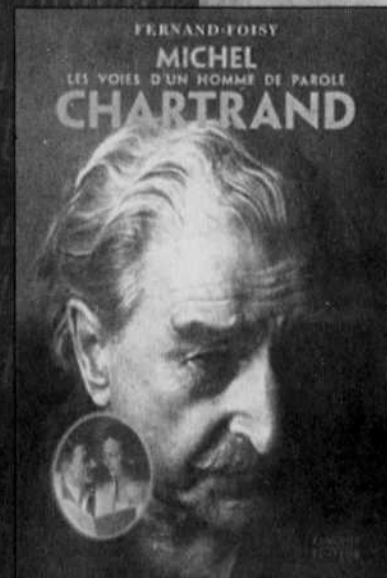
Fernand Foisy

Les voies d'un homme de parole

Un portrait saisissant de cet homme engagé, insoumis, incorruptible.

Pour mieux suivre la série télévisée Chartrand et Simone

304 p. + 24 p. photos



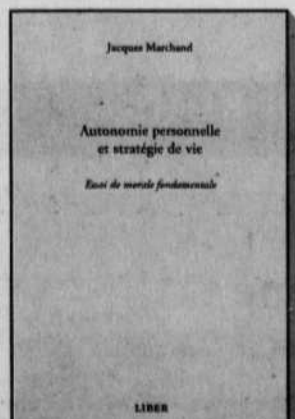
LANCTÔT ÉDITEUR

## LIBER

Jacques Marchand

Autonomie personnelle et stratégie de vie

Essai de morale fondamentale



312 pages, 29 dollars

# Hauts vertiges de la peinture

## TERREURS INTIMES

Christine Major  
La Centrale  
460, rue Sainte-Catherine Ouest,  
local 506  
Jusqu'au 12 février

## BERNARD LAMARCHE

À la galerie B-312, il y a moins d'un an, la dernière fois que nous avons vu les toiles de Christine Major — elle a exposé depuis la série des *Speakerines* à la galerie Plein sud à Longueuil —, nous n'avions pu nous y arrêter en ces pages. Et pourtant. Cette peinture qui raffine ses moyens de fois en fois est une de celles qui parviennent, sans toute fois renoncer aux plus beaux atours de la pratique, à engager un véritable rapport qui porte à réflexion. Dans *La Mécanique des fluides*, la très réussie exposition d'albums, à quelques détails près, Major explorait sans tomber dans le cliché la délicate question de la précarité des images.

Ainsi, sans abuser du langage, il était possible de parler de cette dialectique fragile traitant de la formation et de la dissolution des images. Avec une facture très singulière, les peintures figuratives de Major traitaient en fait de la médiatisation. Sans la mimer, ses toiles évoquaient l'apparence instable des images vidéo, traquaient avec brio le sentiment de fugacité qui provient du défilement sans fin des images hautement médiatisées. Comme quoi les arts dits «traditionnels» peuvent parler de la technologie. Quelques-uns de ces tableaux étaient tout simplement déroutants.

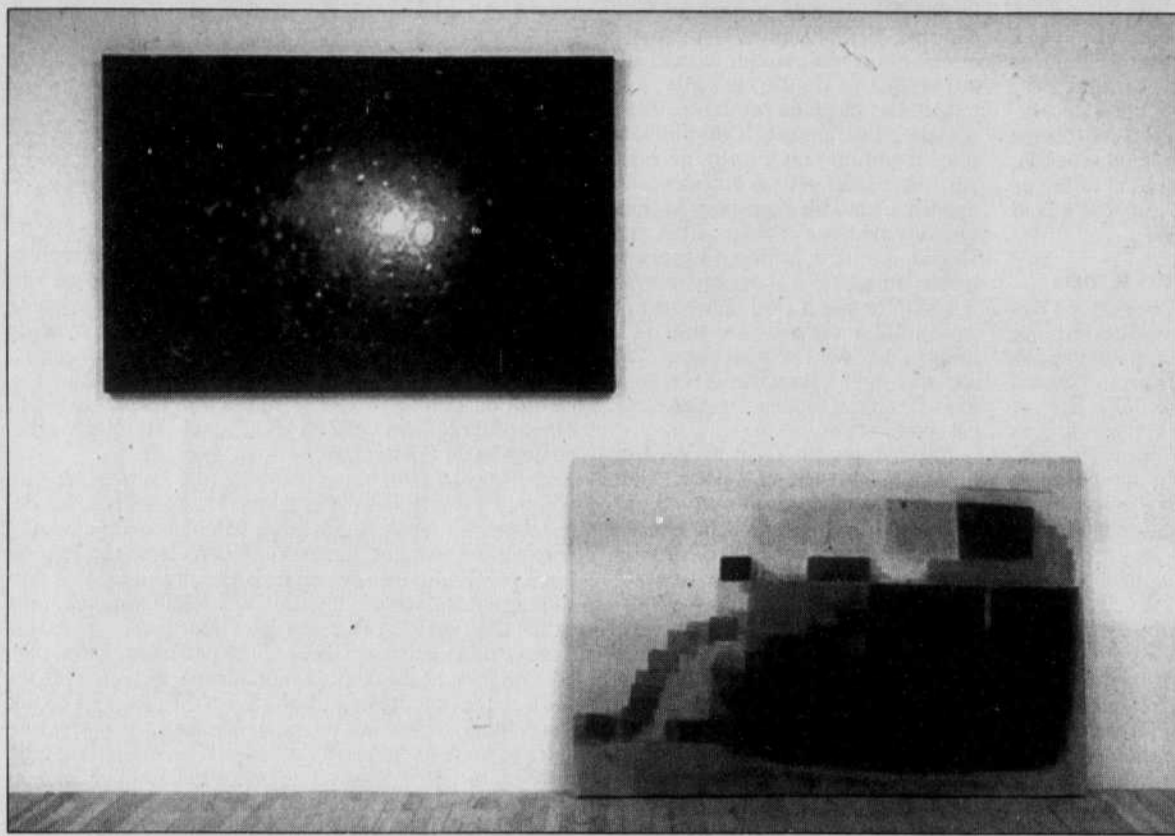
L'artiste n'a pas chômé depuis. Après cette exposition puis une autre dans la même année, Major revient à La Centrale avec une proposition remarquablement bien ciblée, qui emprunte de nouvelles avenues. Avec comme titre ce mot emprunté à Paul Virilio, qui avec raison (il n'y parvient pas toujours réellement) faisait état de la spectacularisation des «terreurs intimes», de la mise à nu des frayeurs timides de l'existence, notamment à travers le culte de la télévision, Major expose, mais alors là dans tous les sens du terme, ironiquement mais avec une précision et une acuité vraiment appréciables, ses propres terreurs, celles qu'elle possède comme peintre.

## Désespoir des peintres

Les trois triptyques présentés en galerie, sous un éclairage diffus et inhabituel pour la peinture, abordent ouvertement des problèmes de peinture. Quiconque connaît le moindre des développements de l'art moderne y retrouvera des clins d'œil lancés à quelques jalons de la modernité: Gustave Courbet rôde en ces œuvres, Marcel Duchamp, de manière très ironique, également, alors que la vidéo, le cinéma et très certainement la peinture gravitent dans ce travail. C'est dire combien les références qui nourrissent la production de Major ne sont pas assommantes. Par contre, les problèmes liés à l'acte de peindre aujourd'hui sont directement soulevés par les titres des trois triptyques, principalement dans le premier de cette liste: *Désespoir des peintres*, *Les Écrans témoins* et *Crash Theory*.

## Des images troubles

Le premier triptyque à tomber sous l'œil, *Les Écrans témoins*, entame la réflexion sur la désagrégation des



Vue partielle de l'exposition de Christine Major

images. Une toile tout simplement magnifique, *Paysage bleu*, avec son atmosphère de brume et sa facture vidéo-graphique, consiste en une nocturne dans la pénombre de laquelle des branchages fantomatiques se font menaçants. Judicieusement disposé à ses côtés, *Paysage rouge*, incandescent, partage avec le premier le plaisir de jouer des effets de transparence. Extrait de la série des *Speakerines* (ici le numéro sept de la série), le dernier tableau de ce trio disposé au sol pour en accroître la présence, pose son modèle comme en état de liquéfaction, comme si la couleur (avez-vous remarqué la reprise du télévisuel trio rouge-vert-bleu?) n'arrivait plus à tenir à la surface de la toile. Peut-on rester indifférent devant ces images troubles? Ici, la peinture se donne des allures bizarres, ment synthétiques.

Le second triptyque pose d'emblée le caractère insaisissable des choses. Titré en relation avec cette petite fleur particulière à laquelle les acquarellistes ont fini par donner le nom de «désespoir des peintres» (aussi appelée saxifrage), vu la difficulté qu'elle posait à sa représentation, c'est le pôle du décoratif que soulève ce second triptyque. Complètement kitsch, *La Mariée* (en référence à Duchamp), un tableau pas tout à fait résolu, semble ouvrir à la question du sujet. Aux abords de cette image, un tableau reprend un motif floral dont la mise au foyer est déficiente. Le troisième pan de cet ensemble, *La Source*, reprend de Courbet la

représentation de la béance, autre joli problème de peinture, que Major réussit à ne pas rendre de façon trop littérale.

Pour compléter le parcours dont l'accrochage a été étudié à souhait, *Crash Theory*, un triptyque démembré par le passage de l'entrée de la galerie, placé de façon à ce qu'on le découvre à la toute fin du parcours, est formé des toiles *La Vitesse*, *La Constellation* et *Le Nuancier*.

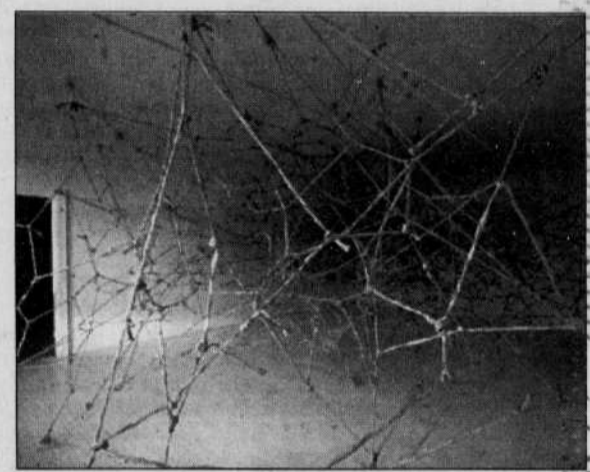
La première reprend une iconographie reliée au danger comme au désir d'un couple serré, défilant sur une motocyclette. Encore ici, la peinture recouvre cette image photographique et en gomme partiellement la précision, comme pour établir une sorte d'aura phantasmagique. *La Constellation* et *Le Nuancier* s'infiltraient dans le vocabulaire de la peinture abstraite.

Organique, lyrique, le premier tableau présente des formations globuleuses. Plus haut perchée sur le mur, cette toile à échelle cosmique nous surplombe. Au sol, à droite de cet amas globuleux, *Le Nuancier*, un tableau qui n'est pas des plus enlevés si on l'isole de l'ensemble de l'exposition, tire à lui des considérations latentes, continuellement agitées dans les autres toiles. Ainsi, dans cette palette de plages colorées qui jouent comme s'il s'agissait d'un exercice de couleur, l'idée de mesure est introduite. Ce nuancier de couleurs introduit l'idée que la peinture, indéniablement, est cimentée à la notion d'échelle.

Comparée dans l'histoire, tirillée par l'apparition de la photographie (celle-ci est omniprésente sous les couches de peinture dans l'exposition), et elle aujourd'hui dont la place est âprement disputée par la tyrannie des images en général, la peinture est affaire de délimitation. Celle du cadre de la toile, certes (encore que Major ne traite pas ses tableaux tels des îlots), mais surtout celle des atours propres à la peinture — on en a un éloquent exemple sous les yeux à La Centrale —, à moindre importance celle de l'archaïque notion de style, et sans conteste celle découlant du désir en peinture de montrer. À cela, Major répond par des alléchantes métaphores de l'insaisissable, où règne le mystère. À l'expression de la parole (*Crash Theory*), Major oppose l'expérience de la couleur. Et cela s'avère toute une expérience.

## Rappel

On s'en voudrait sérieusement de ne pas vous inviter à aller «essayer» l'œuvre de Marie-Josée Laframboise, intitulée *Rets*, à la galerie Circa (372, rue Sainte-Catherine Ouest, local 444). Laframboise, qui travaille avec du papier craft froissé en des sortes de câbles entortillés, noués entre eux, a complètement empli la petite salle de la galerie. Telle une araignée boulimique, l'artiste a tissé dans l'espace un dense réseau de cordes de papier. La chose est à expérimenter. Là où Laframboise, précédemment à *Occurrence* (1998), tentait sans réussir totalement d'induire chez le visiteur un rapport tactile avec les objets qu'elle avait confectionnés, elle a cette fois-ci réalisé une œuvre tentaculaire, organique, à l'intérieur de laquelle il est possible d'avancer, bien qu'au prix (justement) de maintes contorsions. Cela afin d'éprouver des relations inusitées avec l'espace, les objets, qui le meublent et les corps qui les manipulent. D'une étonnante rigidité mais d'une élasticité qui la fait vibrer entièrement dès qu'on la touche, la structure en appelle au corps et fait vibrer la petite salle d'une étrange énergie. La force souple de cette mécanique se dresse contre la fragilité du papier, et l'intensité de cette présence heurtante et fascinante ne peut être niée. Malheureusement, cela se termine aujourd'hui. À voir sans hésiter.



Rets, de Marie-Josée Laframboise

DENIS FARLEY

# L'art de la bureautique

MARIO DUCHESNEAU  
372, rue Sainte-Catherine Ouest,  
espace 502  
Jusqu'au 19 février

## BERNARD LAMARCHE

Mario Duchesneau utilise le mobilier comme matériau sculptural. Auparavant, il l'a découpé, lui a fait épouser des formes singulières, a imbriqué des meubles les uns dans les autres, notamment afin de rendre le domestique étrange, moins coutumier. On a pu voir de lui des accumulations de mobilier aux galeries Clark et Skol ces dernières années. Il y a trois ans, au Musée d'art contemporain de Montréal, Duchesneau avait construit, avec des bureaux de bois empilés, une mégacité boulimique où des meubles miniatures semblaient presque se mouvoir tant la référence était nette aux uni-

vers époustouffants de la science-fiction, dans lesquels l'architecture prend des allures gigantesques et excessives, écrasantes. À l'espace 502, Duchesneau laisse de côté les meubles à proprement parler pour explorer des formes permettant de déployer un type relativement récent de bureau.

C'est le bureau de son ordinateur que l'artiste a utilisé pour construire l'actuel empilement présenté dans l'espace 502 de l'édifice Belgo. Cette construction de papier fait appel aux caprices de la perspective, à la fascination du bricolage, en même temps qu'elle évoque une combien patiente élaboration. Pour la pièce intitulée *Chemises enchemisées* (1999-2000), l'artiste a déplié dans l'espace, selon une structure modulaire, presque comme un jeu de legos, l'image qui anime le fond de son écran d'ordinateur. Incidemment, cette image de son *desktop*, si vous me prêtez l'expression, est celle... d'un bureau

(comble d'ironie, dans *Windows 98*, ce fond d'écran s'intitule «Mystère»). Selon un point de vue double, Duchesneau a reconstruit cette image (reproduite quatre fois, selon des textures différentes) sur un empilement de volumes géométriques, déconstruisant puis restructurant l'image, qui finalement se tord au gré de nos déplacements dans la galerie. La chose n'est d'ailleurs pas sans rappeler, comme un cousin lointain, les blanches et vides structures modulaires d'un Sol LeWitt, à ceci de près que, dans cette sculpture de Duchesneau, tout se joue en surface.

## Du cyber en papier

La pièce dévoile un théâtre qui, sans être nécessairement plus complexe que ceux de LeWitt, active d'autres paramètres. En reproduisant à la surface de ce casse-tête 3D un extrait du texte d'un livre encore à paraître de Jean-Roland Dubé, l'artiste stimule la lecture, que les volumes géométriques obscurcissent. «Pendant que je terminais une autre journée enrichissante, l'oiseau cherchait désespérément de la nourriture. Où dormirait-il, il l'ignorait. J'en demeure convaincu, sa vie n'était qu'un sombre ramassis de balbutiements», peut-on lire, au prix d'une certaine gymnastique, à la surface de ces boîtes. Or, ces volumes qui évoquent les cartons utilisés pour stocker des documents cachent, pour quiconque se



Chemises enchemisées, 1999, de Mario Duchesneau

PAUL LITHELAND

donne la peine de contourner ladite construction afin d'aller en visiter les coulisses, un singulier principe de bâtir. De fait, ces blocs sont faits de chemises de rangement de paperasses. Ce petit détour par l'envers du décor initial permet de compléter ce qui se présente comme une amusante (oui, oui!) chaîne sémantique.

Tout se passe comme si, dans cette pièce, Duchesneau avait repris le lexique des termes employés dans la

bureautique informatique — bureau, dossiers, fichiers — pour lui retirer sa nature virtuelle. La cohérence de l'œuvre passe en quelque sorte par le langage. Cela va de pair avec les recherches formelles auxquelles l'artiste retourne depuis un moment. Vrai par contre que, pour nous, d'investir ce champ de signification a comme effet, il faut l'avouer, de retirer à la pièce plusieurs de ses effets, de la rendre par trop littérale. En réalité, il est impossible, au fur et à mesure que l'on reconnaît ses éléments iconographiques et plastiques, de résister à l'humour de cette œuvre. D'un côté, la chose n'est pas qu'un bidule amusant qui fait se conjuguer l'un avec l'autre deux registres de signification — il y a en effet bureau et bureau. De l'autre, l'œuvre fait sans conteste montre d'un humour intelligent, d'un esprit alerte et d'un emportement enjoué.

## Pour INAUGURER l'an 2000

D'où venons-nous?  
Que sommes-nous?  
Où allons-nous?

Commissaire:  
Monique Brunet-Weinmann



Jacques Benoit, *Monochrome*, 1997



Jusqu'au 12 mars 2000

Mardi, mercredi, jeudi : 13 h à 19 h  
Vendredi, samedi, dimanche : 13 h à 17 h

ENTRÉE LIBRE

Installations de Jacques Benoit  
• Bonnie Baxter • Jeane Fabb  
• Lili Richard • Sonia Robertson

Maison de la culture Frontenac  
2550, rue Ontario Est (métro Frontenac)

Renseignements : (514) 872-7882  
www.ville.montreal.qc.ca/maisons



## RÉALISEZ UN FANTASME

ACHÉTEZ UNE ŒUVRE D'ART CONTEMPORAIN

À la vente aux enchères d'œuvres d'art

des Amis du Musée d'art contemporain

Le mardi 15 février 2000

Cocktail 18 h 30  
Vente 19 h 30

La vente sera dirigée par Philippe Ségalot, directeur de l'art contemporain international, Christie's

Frais d'entrée : 20 \$ / inclus catalogue, cocktail et prix de présence

Renseignements : (514) 847-6271  
http://media.macm.qc.ca

Musée d'art contemporain de Montréal  
185, rue Ste-Catherine Ouest

Les œuvres seront exposées à la salle Beverly Webster Ralph du Musée d'art contemporain les 11, 12 et 13 février, de 11 h à 18 h (entrée libre).

## Œuvres de :

Christiane Ainsley	John Heward
Jocelyne Allouche	Miljenko Horvat
Michel Beaucœur	Harlan Johnson
Claire Beaulieu	Thérèse Joyce-Gagnon
André Bergeron	Denis Juneau
Roger Bellemare	Holly King
Carol Bernier	Michel Labbé
André Bergeron	François Lacasse
Claude-Philippe Benoit	Michel Lagacé
Robert Blair	Richard Lantôt
David Blatterwick	Guy Languevin
Laurent Bouchard	Lucie Laporte
Sylvie Bouchard	Francine Larivée
Monique Bourbonnais	Tim-Yum Lau
Gilbert Boyer	Rita Letendre
Joseph Branco	Janet Logan
Marie-France Brière	Serge Lotosky
Kittie Bruneau	Yves Louis-Seize
Pierre Bruneau	Scott MacLeod
Ghitta Caiserman-Roth	Louise Masson
Graham Cantieni	Jean McEwen
Christiane Cheyney	Mario Merola
Sorel Cohen	John Mingolla
Ulysse Comtois	Normand Moffat
Raynald Connolly	Joëlle Morosoli
Marie-A. Côté	Marie-Jeanne Muziol
Linda Covit	Yves Nantel
Cozic	Pierre Otis
François Dallegret	Léopold Plotek
Éric Daudelin	Sylvie Réadman
Tatiana Démidoff-Séguin	Jean-Paul Riopelle
Benoit Desjardins	Paul-Émile Saulnier
René Derauin	John Schweitzer
Oliver Dorfer	Carole Simard-Lafamme
Michèle Drouin	John W. Stewart
Claude Dulude	Bruno Tenti
Yvone Duruz	Pierre-Léon Tétrault
Marcelle Ferron	Françoise Tournissoux
Lorraine Fontaine	Gérard Tremblay
André Fournelle	Peter Trépanier
John Francis	Yves Trudeau
Bernard Gamoy	Victor Vasarely
Marc Garneau	Mark Vatsdal
Danyse Gérin	Bill Vazan
Russel T. Gordon	François Vincent
Yvon Goulet	Laurie Walker
Michèle Héon	Jinny Yu
	Léo Zogmayer

## LA PEAU DE L'OURS

une œuvre de... collectionneurs

à la Galerie d'art d'Outremont

du 10 février au 5 mars

495-7419

## PEJMAN

Peintures récentes

Pejman Ebadi à 17 ans. Il vit et travaille en France, expose en Europe et en Amérique depuis plus de 10 ans.

Jusqu'au 26 février

## GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, Montréal H2T 2T3 514 849 0165 Ouvert du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

Du 5 au 26 février

Francesco Clemente : estampes

Giuseppe De Luca : peintures

## GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du mar. au sam. de 10h à 17h

Lancement de la monographie de

Richard Deschênes

le samedi 5 février de 16 h à 19 h

Galerie Éric Devlin  
460, Sainte-Catherine Ouest  
Espace 403  
Montréal H3B 1A7  
Tél.: 514-866-6272  
Fax: 514-866-7284  
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h  
le samedi de 12 h à 17 h

galeriericdevlin

## ARTS

ARTS VISUELS

## Krieghoff: méconnu, trop aimé, mal aimé

LOUISE GAUVREAU  
COLLABORATION SPÉCIALE  
DE TORONTO

De Cornelius Krieghoff qui œuvre au XIX<sup>e</sup> siècle, on ne sait pas grand-chose. Tous les documents importants qui relatent sa vie ont brûlé ou disparu. Reconstituer le cheminement de cet artiste autodidacte, au marketing efficace auprès des anglophones, n'était pas tâche facile. Il a donc fallu plus de cinq ans au Musée des beaux-arts de l'Ontario pour colliger les éléments d'une première rétrospective de Krieghoff, assez complète avec ses 152 toiles présentées, dont 62 proviennent de la collection privée du magnat de la presse Kenneth Thompson.

Pourquoi Krieghoff? Pour situer, dans le contexte de l'art canadien, la contribution de l'artiste et mesurer son importance. De prime abord simpliste, voire naïf, le style narratif de Krieghoff fournit une mine de renseignements sur les mœurs de l'époque. La vision fondamentale de l'artiste était déterminée par son statut d'immigrant hollandais aux racines allemandes qui découvrait un monde nouveau. Voilà qui explique sans doute sa fascination pour les habitants du Bas-Canada et les «Indiens, telle qu'elle se manifeste dans la plus grande partie de son œuvre. Cependant, le traitement que fait Kri-

ghoff des Canadiens français se résume à une caricature soit idéalisée, comme dans les scènes de famille extérieures, soit exagérée, comme dans cette scène supposément transgressive qui montre de joyeux fêtards refusant de payer à un péage, faisant un pied-de-nez, a-t-on présumé, au gardien anglophone, symbolisant l'autorité et l'élite britanniques. On peut y voir ici cependant une influence de l'école romantique allemande, à laquelle appartenait Krieghoff, pour laquelle l'humour agit comme soupape dans les sociétés répressives.

Krieghoff  
et les Canadiens français

«Le problème vient de ce que nous, Canadiens français [...], ne nous reconnaitrions pas dans les images de Krieghoff.» Dans le catalogue qui accompagne l'exposition, le professeur d'histoire de l'art François-Marc Gagnon ajoute qu'on a du mal à critiquer le fait que ses «[...] acheteurs aient préféré ramener en Angleterre ou ailleurs en Europe des tableaux enjoués, pleins de détails sur les costumes et les coutumes du pays, fidèles à représenter les saisons, surtout l'automne et l'hiver, plutôt que d'austères portraits de notables locaux ou des tableaux de dévotion».

Dans ce sens, Krieghoff s'arroge la peinture de genre et se distingue des portraitistes plus prévisibles tels que Joseph Légaré, Théophile Hamel ou Antoine-Sébastien Plamondon.

C'est en 1840, après la rébellion du Bas et du Haut-Canada, dans un contexte de lutte de pouvoir entre l'État et l'Église, que Krieghoff émigre au Canada, en provenance des États-Unis. Un de ses sujets de prédilection devient la résistance des Canadiens français aux institutions traditionnelles. De surcroît, pour faire face aux apâtres de l'hiver, les habitants avaient compris l'importance de la vie communautaire et des plaisirs de la vie, ce qui a amusé l'artiste. Certains contemporains tels que le grand historien d'art Gérard Morisset ont accusé Krieghoff de condescendance dans son approche, tant avec les colons qu'avec les Indiens, auxquels il a consacré le tiers de sa production picturale connue.

Une lecture plus attentive laisse plutôt transparaître le grand respect



COLLECTION DE PETER WINKWORTH, LONDON

## La Fabrication du sirop d'érable au Canada, vers 1849

qu'avait Krieghoff de ces deux peuples. Son premier contact avec les Indiens se fait dans la guerre contre les Séminoles de la Floride. L'Indien, immuable, à la physionomie impassible, fait très forte impression sur Krieghoff, à en juger par le souci du détail qu'il montre dans ses toiles. Ajoutons que le mode de vie frugal et ancestral de l'Indien faisait fi des lois de l'économie florissante qui abrutissait l'être humain et lui enlevait au passage toute dignité dans les mœurs. Enfin, on peut aussi penser que la sympathie particulière que Krieghoff affichait à l'endroit des Canadiens français lui venait de son mariage avec Emilie Gauthier, dont il aura deux enfants.

## Évolution

L'évolution de Krieghoff est palpable à travers les différentes périodes qui l'ont mené successivement à Montréal, Toronto et Québec. Ainsi, à partir de Québec, l'Indien, jusqu'à ce jour isolé, est maintenant contextualisé dans des scènes de genre. Même si ses personnages deviennent plus petits pour laisser plus d'importance au sublime de la nature, le motif indien prend une importance accrue dans l'œuvre. François-Marc Gagnon soutient que cette miniaturisation traduit l'intégration de l'Indien à son environnement et que, par son rapprochement artistique avec la forêt, Krieghoff renoue avec ses propres racines allemandes.

Le conservateur en chef du Musée des beaux-arts de l'Ontario, Dennis Reid, s'anime lorsqu'il parle de Krieghoff. Dans son bureau dont la verdure nous renvoie aux scènes de nature de Krieghoff, ses mains bougent au moment d'expliquer la richesse de l'héritage de l'artiste. M. Reid soutient que son œuvre est étagée et exprime, de façon complexe, un engagement social. *Courses de traîneaux sur le Saint-Laurent*, à première vue, met en scène une course débridée et colorée de deux traîneaux d'habitants. Une deuxième lecture révèle la complexité du jeu des nuages, typiques de la région de Québec. Une observation plus approfondie des détails, par exemple des pompons de chevaux, rouges et bleus, se traduit par un clin

d'œil aux partis politiques de l'époque avec le cheval au pompon bleu qui semble prendre la première place, tête baissée.

Reid explique que le choix de l'exposition de Krieghoff est le résultat d'un travail de consultation auprès de groupes-témoins. Dans ces groupes, même si tous reconnaissent son style, peu de gens arrivaient à identifier son nom. Est-ce si important, au fond, que de connaître et reconnaître Krieghoff? Dennis Reid soutient qu'il est impératif que l'on sache qui est et a été Krieghoff.

Cette rétrospective résulte d'une synergie de spécialistes éminents, disséminés dans douze musées canadiens: le Musée de Québec, le Musée des beaux-arts de Canada, le Musée des beaux-arts de Montréal, le Musée canadien de la civilisation, le Musée McCord, les Archives du Canada, le Musée royal de l'Ontario, l'Art Gallery of Hamilton, l'Owens Art Gallery (N.B.), l'Art Gallery of Nova Scotia, la Galerie d'art Beaverbrook de Fredericton et le Glenbow Museum of Calgary. Les concours d'une douzaine d'autres collaborateurs, dont le critique d'art Ken Cook et le professeur François-Marc Gagnon du département d'histoire de l'art de l'Université de Montréal, ajoutent au prestige de l'événement.

Une des contributions importantes que Krieghoff a faites à l'art canadien relève de sa conception du paysage. La connaissance que l'on en a vient de la présence humaine qui s'y inscrit, ce que le professeur François-Marc Gagnon explique par le fait que «le pays est encore très lié à la mémoire».

CORNELIUS KRIEGHOFF:  
IMAGES DU CANADAMusée des beaux-arts de l'Ontario  
Toronto  
Jusqu'au 5 mars 2000Itinéraire: Musée du Québec,  
à Québec, du 14 juin au 10 septembre 2000; Musée des beaux-arts  
du Canada, à Ottawa, du 12 octobre  
2000 au 7 janvier 2001;  
Musée McCord d'histoire canadienne,  
à Montréal, du 22 juin  
au 8 octobre 2001

VIDÉO

Superhéroïne  
en boîte

## VENUS... I SEE BLUE

Lynne Marsh  
Galerie Oboro  
4001, rue Berri, local 301  
Jusqu'au 13 février

## BERNARD LAMARCHE

Toute la ville en parle, même la télévision s'est mise de la partie. L'espace de la galerie Oboro est actuellement plongé dans le noir (dans le bleu très, très foncé, nous précise-t-on). Seul, un personnage s'échine à l'intérieur du cadre d'une projection vidéo. Ce personnage, c'est l'artiste Lynne Marsh qui en tient le rôle. Un véritable cinéma nous est offert, alors qu'une non moins véritable super-héroïne s'échappe du châssis restreint de son petit écran cathodique pour étaler ses pouvoirs à notre échelle. Costumée en héroïne du cyberspace, Marsh reprend une mythologie largement exploitée dans les jeux vidéo, celle de la guerrière, équivalent fantasmagique de la femme forte, indéniablement intrépide et tout à la fois objet de convoitise sexuelle. Ainsi, cette héroïne évolue devant nous, bondissant par-dessus les montagnes numériques, assenant dans les airs des coups de pieds, effectuant une panoplie de gestes puisés des arts martiaux, se produisant dans des chorégraphies fortement typées.

Outre le fait qu'ils nous plongent dans une noirceur commune aux salles de cinéma, dans lesquelles le regard est stratégiquement protégé à souhai, devenant à plus d'un égard voyeuriste, la bande vidéo de Marsh et son mode de présentation sont intimement reliés à la détermination de l'image de la femme telle que conjuguée au masculin. Dans la plupart des œuvres qu'elle produit, Marsh se réfère à cette construction sexuée de la femme forte, attirante et paradoxalement menaçante. Dans ces mises en scène, la combattante s'expose à notre regard, sans nul autre but que d'être placée là pour le regard. Ici, elle fait la démonstration de ses pouvoirs athlétiques et de son entraînement aux arts du combat. Costumée selon des codes éprouvés dans les *comic books* consacrés aux superhéros, avec en prime une teinte

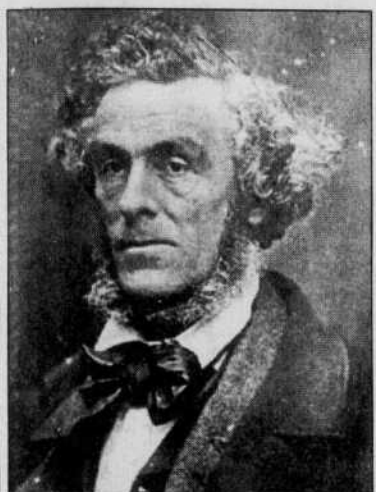
d'exotisme asiatique — bottes, jupe fendue et petit chandail laissant bien à la vue les abdominaux de la dame —, Marsh franchit des distances ahurissantes et combat un ennemi invisible à nos yeux. Or, la chorégraphie de la combattive ballerine tourne à vide, se voit retirer toute son utilité (il n'y a plus de mondes à sauver des visées d'horribles vilains!) et devient, très ironiquement, purement ostentatoire, une sorte d'offrande au spectacle.

De temps à autre, le spectacle ralentit. L'héroïne semble attendre d'autres aventures, d'autres assauts, à moins qu'elle ne fasse que reprendre son souffle pour mieux reprendre sa course dans ces paysages générés par l'informatique, qui proviennent de simulations de la planète Venus produites par la NASA. À ce moment seulement, la vulnérabilité de l'héroïne est palpable. À ce moment elle décroche, brise en partie son rôle, exhibant un aspect de sa personnalité que les «vrais» jeux vidéo lui auraient refusé. Par contre, aussitôt dévoilée, cette fragilité est aussitôt ravalée. «Hai, hai, hai», entonne la guerrière, accompagnant ses sauts et ses coups des habituels cris.

Il en va de la parodie, certes, mais d'une parodie manipulée avec doigté. Sans le mince filet de narration que propose la plupart des jeux vidéo de combats, l'héroïne offerte au regard semble s'en prendre, justement, à celui (comme celle) qui regarde. En modifiant l'échelle de l'image, Marsh, selon un procédé d'une simplicité désarmante, nous intègre dans la fiction, non pas comme marionnettiste au bout d'une console, mais comme spectre noir (autant que la salle), qui se risque (virtuellement, bien sûr, ne délinquons pas) à entrer dans l'image. De fait, aux grandes étendues vierges, non colonisées du paysage (on parlait de fantasmagorie), répond l'espace de la galerie, rendu complètement anonyme, opaque, presque menaçant (allez-y à plusieurs, vous verrez si vous voyez quelque chose). Et puis, les deux espaces finissent par se contaminer. Dépêchez-vous, il ne reste qu'une semaine pour se frotter à cette combien ironique superhéroïne. L'œuvre, de plus, vous arrachera très certainement quelques sourires.



SOURCE GALERIE OBORO

Extrait de *Venus... I See Blue*, 1998, de et avec Lynne Marsh.FONDS D'ARCHIVES  
DU SEMINAIRE DE QUÉBEC  
Photo de Cornelius Krieghoff  
prise vers 1860

SOURCE KASTEL GALLERY

Campement indien au bord d'une rivière (détail), vers 1850

Culbutes  
Œuvre d'impertinence

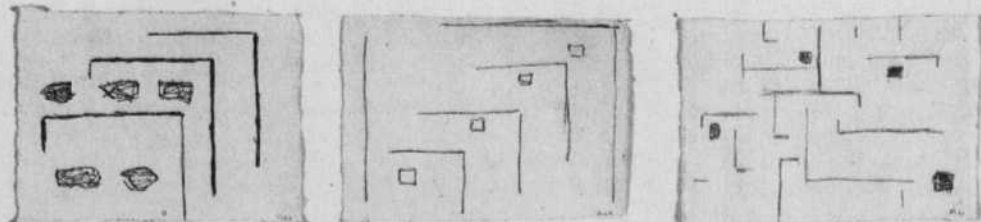
jusqu'au 23 avril 2000

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL  
Québec185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal  
Métro Place-des-Arts • Renseignements : (514) 847-6226

Une présentation de



www.essilor.ca

YVES GAUCHER  
RÉCURRENCESYves Gaucher, 3 de la série 24 préludes, 24 moments, 1963.  
Encre de chine et graphite sur papier Arches, 13,5 x 15 cm (approximativement, chacun).  
Collection de l'artiste.Peintures, gravures et dessins réalisés entre 1957 et 1999.  
Jusqu'au 5 mars 2000

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec  
(418) 643.2150 www.mdq.orgLe Musée du Québec est subventionné par le  
ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Le parc André Citroën est l'un des premiers grands espaces verts aménagés dans la capitale française depuis Haussmann. Ce superbe parc pluriel de petits et de grands jardins, que la Ville de Paris qualifie de «futuriste», est révélateur de la fonction d'un parc au XXI<sup>e</sup> siècle, à mi-chemin entre œuvre d'art et lieu de rencontres humaines et de régénération naturelle pour un paysage urbain durable.

CHARLES-ANTOINE ROUYER

Paris — Grandiose et intimiste à la fois, le magnifique parc André Citroën se prélassait discrètement en bord de Seine, sur le site des anciens ateliers du constructeur automobile Citroën, à l'ouest de la rive gauche.

Grandiose est le parc dans une vaste perspective centrale offerte sur la Seine: une immense pelouse rectangulaire (300 mètres sur 120) descend doucement vers le fleuve. En amont de cette grande plaine qui remonte vers la ville, deux serres rectangulaires semblent garder sereinement le parc et ancrent l'espace vide.

Imposantes par leur taille (38 mètres par 15, 12 mètres de haut), elles dominent, juchées sur leur socle de six mètres en toute légèreté: les panneaux de verre de 1,5 mètre semblent flotter dans les airs, tendus par des câbles et espacés par des poteaux de bois d'Irigo orange. L'été, entre ces deux géants transparents, 72 fontaines sèches, des trous au ras du sol, lancent leurs jets d'eau jusqu'à 12 mètres de haut, de manière aléatoire, en faisant ainsi «le jeu préféré des enfants parisiens» qui tentent de deviner où ils seront éclaboussés la fois suivante, indique Alain Provost, l'un des designers.

Intimiste, le parc Citroën l'est aussi, car de petits jardins entourent l'espace central: six superbes jardins sériels, côte à côte, lovés entre des murets, chacun illustrant l'un des cinq sens humains, plus le «sixième» sens; plus bas, le jardin en mouvement, une friche plantée qui évolue au gré des graines transportées par le vent; enfin, deux petits squares de quartier, le jardin blanc, en creux, planté d'essences blanches, et le jardin noir, labyrinthe ombragé de conifères.

Intimiste, ce parc reste grandiose, car l'immense pelouse est encadrée. Une douce courbe blanche transversale délimite l'extrémité vers le fleuve: un viaduc ferroviaire enjambe l'extension des quais redessinés, pavés et plongeant doucement dans l'eau. Sur le côté, un long canal surélevé de trois mètres, en pierre de Haineau de Belgique noire, prolongé par un jardin topiaire, soit fait d'arbres taillés, sépare ainsi la pelouse en contre-bas des immeubles de bureaux voisins.

#### Pluralité à quatre designers

Le parc Citroën, d'un coût de 75 millions de dollars (320 millions de francs), couvre en tout 14 hectares sous forme d'un grand rectangle perpendiculaire au fleuve, coiffé latéralement de deux carrés en équilibre sur chacun des coins supérieurs (les jardins blanc et noir). La grande pelouse occupe le centre du rectangle, bordée d'un côté par le canal et le jardin topiaire et de l'autre par les jardins sériels et le jardin en mouvement. Notons que quatre voies de circulation routière passent sous le parc.

La conception centrale s'inscrit dans la plus pure tradition des jardins à la française, géométrique et domptée de la nature. Toutefois, la sobriété générale est empreinte d'une certaine modernité, alors que certains des petits jardins attenants affichent sans vergogne leur anti-conformisme.

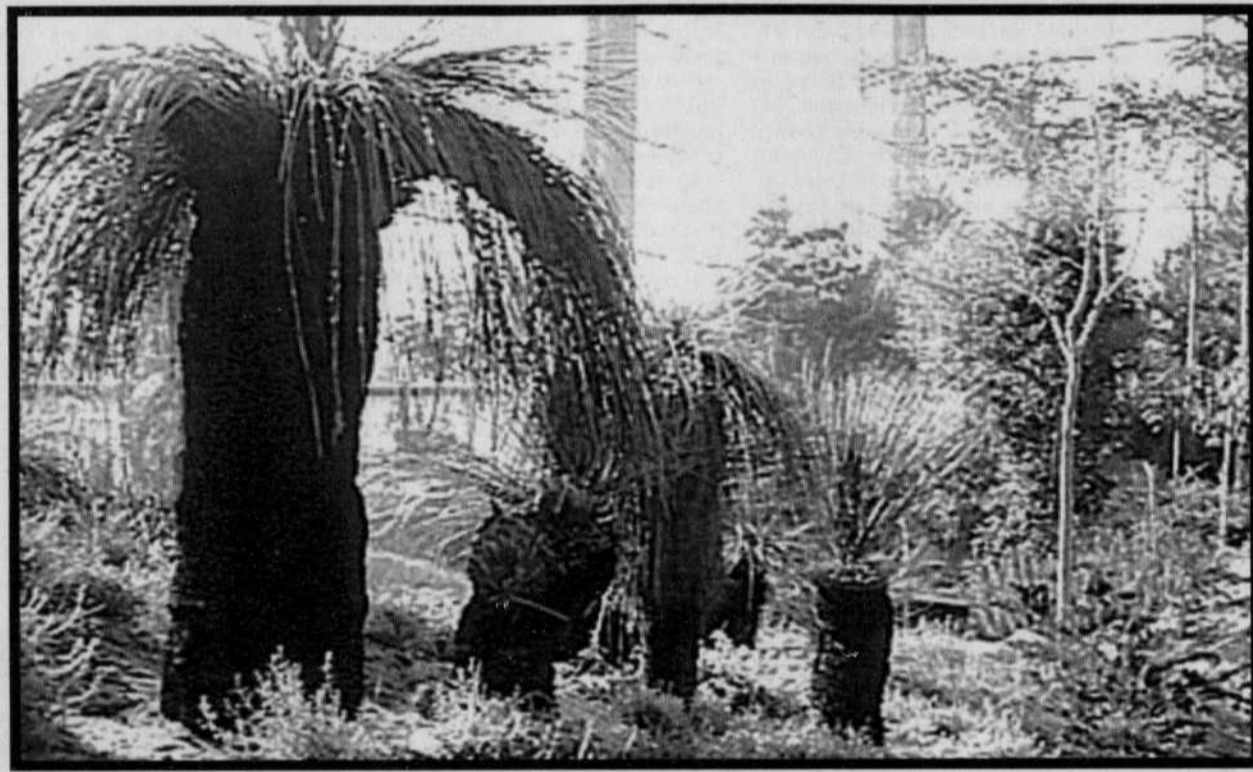
Cette diversité reflète d'ailleurs la genèse du parc. Le concours exigeait une candidature mixte: un paysagiste épaulé par un architecte. Les deux finalistes n'ayant pu être départagés, deux équipes ont donc signé cette partition verte à quatre mains: Alain Provost, paysagiste et mandataire pour l'ensemble du projet, et Jean-Paul Viguier, architecte, d'une part; le paysagiste Gilles Clément, de l'atelier Acanthe, et l'architecte Patrick Berger, d'autre part.

#### Locomotive d'un quartier neuf

Le parc s'inscrit dans le réaménagement du quartier Saint-Charles, prévu au début des années 70, sur plus de 40 hectares, 27 hectares des ateliers Citroën et diverses entreprises municipales, dont plus de 700 mètres de berge, explique Jean-Michel Millieux, de l'Atelier parisien d'urbanisme (APUR), agence semi-publique ayant concocté l'avant-projet d'ensemble. «L'objectif était de prolonger le maillage et la vie locale et l'amener jusqu'au parc», résume le responsable des études principal de l'APUR. Citroën a quitté les lieux en 1981. Le

# FORME

## Le parc Citroën un jardin grandiose



# troën

concours s'est déroulé en 1986. En 1988, on demandait aux deux finalistes de refaire un projet commun. Le parc était finalement inauguré en 1994. L'extension du quai entre le parc et le fleuve a été terminée l'automne dernier, en septembre 1999.

La pluralité du parc reflète aussi trois objectifs d'aménagement, souligne Jean-Michel Millieux: «[...] une échelle locale, de quartier, de vie quotidienne, une échelle intermédiaire, d'appartenance à la ville de Paris, et une troisième échelle géographique, pour renouer avec le fleuve.»

Mais comment les deux équipes de designers ont-elles collaboré? «Nous avons travaillé tous les quatre pendant un an, répond Jean-Paul Viguier, pour établir un avant-projet. Nous avons ensuite chacun travaillé sur une partie du parc pour permettre aux écritures personnelles de s'exprimer.»

Ainsi, Provost-Viguier ont conçu la grande pelouse centrale, le grand canal, le jardin topiaire, les jardins blanc et noir; Clément-Berger, les jardins sériels, et Clément, le jardin en mouvement — la griffe novatrice de ce paysagiste. Berger a singé les socles inclinés des serres, dessinées par Peter Rice et Viguier, le viaduc ferroviaire et l'extension des quais. Les grandes serres proviennent de la phase commune.

#### Parc esthétique, public ou écologique?

Le principal conflit survenu au cours du travail préparatoire concernait l'espace central, confie Jean-Paul Viguier. «Clément-Berger voulaient le planter complètement, Provost voulait un espace vide. [...] C'était le thème central. Nous nous en sommes remis à l'arbitrage de la Ville, qui a tranché dans le sens du vide. Il y a eu certaines concessions, dont trois petites fosses dans la pelouse, plantées...»

Ce conflit illustre finalement l'émergence d'une nouvelle tendance pour aborder la fonction d'un parc, non plus uniquement œuvre d'art esthétique et lieu public, mais aussi centre d'écologie physique, à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, qui sera urbain alors que nos villes sont malades de pollution.

Ainsi, le thème de l'eau est central au parc Citroën: fontaines sèches, grand canal, bordure entourant la pelouse principale. Mais nulle part trouve-t-on un souci de régénération de l'eau, comme une zone humide filtrant l'eau avant le retour dans le fleuve. Une pelouse, qui plus est, exigeant des pesticides qui percolent. Sans parler des tondeuses à gazon, dépenses d'énergie s'ajoutant aux fontaines sèches.

Ainsi, le bilan écologique du parc Citroën doit être largement négatif, que ce soit en matière de qualité de l'eau ou d'émissions dans l'air. Sans parler du manque à gagner de l'absence d'arbres, filtres et poumons de l'atmosphère.

Toutefois, selon Philippe Poullaouec-Gonidec, titulaire de la chaire en paysage et environnement de l'Université de Montréal, le parc Citroën remplit fort bien des fonctions d'écologie humaine, dans l'esthétisme et la notion de lieu public. «C'est un espace qui se laisse approprier, les gens peuvent s'asseoir sur la grande pelouse, par exemple. Citroën est un lieu assez hybride finalement, un parc pluriel. Il n'a pas une composition mais des compositions. Il y a plusieurs intentions. Le parc du XXI<sup>e</sup> siècle n'est pas fermé. Le public a plusieurs cultures. Il faut donc qu'il y ait une pluralité d'intentions pour répondre à la pluralité des villes de nos jours.»

#### L'esthétique s'écologise

M. Poullaouec-Gonidec replace ensuite le parc Citroën dans l'évolution actuelle des parcs parisiens. «La Vilette était le premier parc contemporain; est venu ensuite Citroën et puis, il y a deux ans, Bercy, où l'on trouve des potagers et de l'éducation.» Ainsi, avec le recul, près de dix ans après la conception du parc Citroën, émerge une évolution des préoccupations urbaines, après une décennie où la pollution en ville a atteint des seuils alarmants et où l'on désire un retour à la terre en ville. A ce titre, les jardins blanc et

noir sont plastiquement superbes mais trop construits; ils n'ont de vocation locale que leur taille réduite et l'inclusion dans le tissu urbain, même si des jeux d'enfants ont été ajoutés par la suite dans l'un d'eux.

Enfin, M. Poullaouec-Gonidec convient que la démarche écologique physique se retrouve dans une écologisation de l'esthétisme à l'heure actuelle: «On juge davantage l'attrait esthétique par ses qualités environnementales, alors qu'avant, on jugeait un paysage par sa composition picturale, d'où la notion de pittoresque.» Cette nouvelle démarche se rapprocherait d'un principe directeur de «dépense d'énergie contraire», d'après Gilles Clément: «Tailler un arbre, tuer des insectes, mettre de l'eau par un système d'arrosage, ce sont des dépenses d'énergie contraires. Je cherche à aller avec et pas contre.»

Ceci dit, le résultat visuel du parc Citroën demeure superbe. A posteriori, on pourrait regretter que les deux paysagistes n'aient pas davantage fondu leurs démarches, plutôt que de les juxtaposer, ou de saupoudrer l'une et l'autre, par exemple en ajoutant trois bosquets solitaires sur la grande pelouse. Et si, observation très canadienne, à la géométrie typiquement française, on avait combiné un laisser-aller naturel, plus anglo-saxon de l'avis de tous, «aléatoire», selon le mot même d'Alain Provost? Ainsi pourquoi ne pas semer une prairie naturelle Biodiversité plutôt qu'une pelouse (espèce unique)? Ou remplacer un canal qu'il faut curer (mécanique) par une zone humide (organique)? Ou encore ajouter un biofiltre aux serres et y intégrer des panneaux solaires pour alimenter les fontaines sèches? Le résultat final pourrait être un parc parisien réellement du XXI<sup>e</sup> siècle, dans sa forme et son fond, soit d'une élégance multi-culturelle à la française mais aussi durable physiquement, du futurisme vivant somme toute...

Parc André-Citroën, rue Balard, 75015 Paris  
(Métro Balard ou Javel)  
[www.paris-france.org/Parisweb/](http://www.paris-france.org/Parisweb/)  
[FR/VISITER/parcandri.htm](http://FR/VISITER/parcandri.htm)



«La Vilette était le premier parc contemporain; est venu ensuite Citroën et puis, il y a deux ans, Bercy, où l'on trouve des potagers et de l'éducation.»

M. Poullaouec-Gonidec

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone: (514) 866-2436  
Télécopieur: (514) 866-0881  
Courriel: [idm@idm.qc.ca](mailto:idm@idm.qc.ca)  
Site Web: <http://www.idm.qc.ca>

### Ateliers d'information pour diplômés en design : horaire hiver 2000

Les Ateliers d'information de l'IDM constituent un outil mis à la disposition des diplômés en design pour faciliter leur intégration au milieu de la pratique professionnelle.

Les thèmes abordés concernent notamment l'élaboration d'un portfolio, la rédaction d'un curriculum vitae et d'une lettre de présentation, le démarrage d'une entreprise, la gestion de projets, le marketing, l'offre de service ainsi que la propriété intellectuelle.

#### INSCRIPTION

Ces séminaires s'adressent plus particulièrement aux jeunes diplômés des différentes disciplines du design de 1997, 1998, 1999 et 2000.

Grâce à la collaboration de Développement des ressources humaines Canada, des frais d'inscription de seulement 15 \$ sont exigés. Étant donné le nombre de places limité, celles-ci sont attribuées selon la formule premier arrivé, premier servi. Pour vous inscrire, communiquez avec Mélanie Drainville au (514) 866-2436, poste 33.

#### HORAIRE

**Démarrage d'une entreprise : le designer-entrepreneur**  
(2 jours, 9 h à 17 h)  
Samedi et dimanche, 19 et 20 février 2000 **COMPLET**  
Samedi et dimanche, 8 et 9 avril 2000  
**Élaboration d'un portfolio** (1 soir, 18 h à 22 h)  
Lundi 28 février 2000  
Lundi 3 avril 2000

**Marketing** (2 soirs, 18 h à 22 h)  
Lundis 6 et 13 mars 2000  
Lundis 1er et 8 mai 2000  
**Curriculum vitae et lettre de présentation**  
(1 soir, 18 h à 22 h)  
Lundi 20 mars 2000  
Mercredi 10 mai 2000  
**L'offre de service** (1 soir, 18 h à 22 h)  
Lundi 27 mars 2000  
**Introduction à la gestion de projets** (1 soir, 18 h à 22 h)  
Mercredi 29 mars 2000  
Lundi 29 mai 2000  
**Le designer et la propriété intellectuelle**  
(1 soir, 18 h à 21 h)  
Lundi 15 mai 2000

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!  
Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM:  
du lundi au dimanche, de 10 h à 21 h.